Historique du 160e Régiment d'Infanterie – Librairie Chapelot – Imprimeries réunies de Nancy – 1920 – Collection B.D.I.C. – droits : domaine public - 2017

CAMPAGNE 1914-1918

HISTORIQUE

DU

160e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Ancestramil

PRÉFACE

Ceci est la vie de guerre d'un régiment de France.
Nous aurions voulu grouper des gerbes de récits héroïques, mais notre cadre est trop étroit pour une œuvre aussi féconde. Laissons à nos héros eux-mêmes le soin des contes de guerre au réalisme savoureux.
Nous voulons seulement fixer leur mémoire, tracer un canevas qu'ils puissent illustrer de leurs souvenirs splendides. Par l'évocation d'un nom, d'un fait, chacun pourra faire revivre le petit coin ou il a combattu.
Les mille et mille parcelles de gloire se fondent, forment un tout unique et impérissable, l'âme d'un régiment. Cette âme plane sur les pages qui suivent : nos braves sauront l'y retrouver avec ses fougues, ses espoirs, ses amertumes, ses résolutions, dans les jours gris comme dans les jours roses.

Cet opuscule a donc surtout la valeur d'un aide- mémoire ; puisse-t-il contribuer à maintenir le lien étroit qui unit à son régiment le soldat de la Grande Guerre et entre eux tous les frères d'armes qui ont combattu sous son drapeau, le lien qui leur permettra de se retrouver plus tard avec une émotion orgueilleuse.

Suivons, pas à pas, le 160e dans son odyssée.

Ancestrama

CHAPITRE PREMIER

LORRAINE

Août - Septembre 1914

Lors des graves journées de juillet 1914, le 160e n'eut certes pas à faire effort sur lui-même pour se mettre à hauteur de sa mission. De son poste d'honneur, à la garde de la frontière meurtrie, il avait vu la menace grandir ; il connaissait les difficultés de sa tâche et allait les aborder avec une confiance sereine et quelque peu impatiente.

Car que ne ferait-on pas quand on se sent merveilleusement entraîné et assoupli, quand on a de brillantes traditions à maintenir, quand on est commandé par un homme à grand cœur tel que le colonel **DUBOIS** ?

Aussi, le 31 juillet au soir, quand le régiment rendit les honneurs au drapeau avant de quitter ses baraquements d'Ecrouves, ce fut pour chacun le serment suprême, le don absolu pour l'effort grandiose.

Et ce n'était plus qu'une âme chantante et transfigurée que cette longue et alerte colonne qui passait peu après dans Nancy, sous les fleurs et les acclamations, dans Nancy enthousiaste qui livrait son cœur dans un émouvant abandon.

C'est près de Bosserville, au bivouac, que nos hommes apprennent la déclaration de guerre. Les premières nouvelles, prise de Mulhouse, escarmouches de frontière, échauffent encore les esprits.

Le 13 août, après de longs travaux dans la forêt de Champenoux, on se porte, enfin, de l'avant dans la forêt de Bezange. La frontière est franchie dans un enthousiasme indescriptible ; le passé s'efface et les rêves de gloire apparaissent ; sur les rangs passe un grand frisson orgueilleux.

C'est le 16 août que les premiers coups de feu sont échangés. Une patrouille de chevau-légers bavarois, venant de Vic, est arrêtée par une embuscade de la 8e compagnie, qui tue deux cavaliers et met les autres en fuite.

Dans l'après-midi, la section du sous-lieutenant **CHATEAUX** reconnaît la petite ville de Vic et la trouve inoccupée. La reconnaissance du capitaine **BREYNAT**, sur les hauteurs plus au nord, amène le commandement à porter le régiment dans la ville.

Entrée triomphale, drapeau déployé, le 17 à midi ; les troupes défilent devant la statue de Jeanne d'Arc, hommage des grands libérateurs d'aujourd'hui à la grande libératrice d'autrefois. Le maire, en quelques mots émus de bienvenue, traduit la joie folle de la population. La contrainte de quarante-cinq années jaillit enfin de tous les cœurs fidèles ; le drapeau français flotte sur l'église de Vic ; le régiment y restera deux jours, choyé par les habitants en fête.

Le 19, à 7 heures, le 160e, avant-garde de la 39e division, quitte Vic, avec mission d'occuper Morhange, le soir même Après avoir traversé Château-Salins, il prend une formation d'avant-garde et marche ainsi jusqu'à Dalhain. Pas de résistance ; l'ennemi se dérobe ; nos vaillants troupiers enthousiasmés forcent les étapes. A partir de Dalhain, prise du dispositif de combat, les bataillons échelonnés ; en arrivant à la route du Moulin de Bellange, les obus ennemis de gros calibre commencent à tomber ; leurs effets meurtriers ne feront que s'accentuer.

Ancestrame

L'infanterie ennemie s'est retranchée sur les hauteurs Baronville, Achain, Marthil. Le bataillon **LESPINOIS** (3e) les aborde avec impétuosité et s'installe sur la croupe au nord-est d'Achain ; le bataillon **LEBRETON** (1er) s'installe à sa gauche ; le bataillon **PESME** (2e) est maintenu en réserve dans Achain.

L'ennemi, bien fortifié, résiste énergiquement. Cinq fois au cours de cette fin de journée et de la nuit nos unités se jetteront à l'assaut de ces croupes redoutables ; cinq fois de magnifiques corps à corps arracheront à l'infanterie du prince de Bavière ses éléments de résistance, la feront reculer pied à pied. Le colonel **DUBOIS** est l'âme de l'attaque ; sa haute silhouette à cheveux blancs se découpe sans cesse sur le front de bataille ; impassible sous la pluie de fer, il ranime les courages épuisés, reforme et rejette en avant, dans un effort suprême, les unités disloquées.

Le 3e bataillon, notamment, a mordu la position ennemie et ne lâche plus. C'est un combat terrible dans les raidillons et dans les vignes basses. Le commandant **de LESPINOIS** mène l'assaut, un fusil à la main, électrisant ses hommes. Le lieutenant **Le DIBERDER** s'empare, avec deux sections, du hameau de Rode et l'organise sous une pluie d'obus. A gauche, au 1er bataillon, le capitaine **POTIER** s'est emparé d'une forte position et toute la nuit repousse des contre-attaques acharnées ; il tombe grièvement blessé.

Tant d'héroïsme aurait dû porter ses fruits ; le sort en a décidé autrement. La division entière s'est engagée à hauteur de son régiment d'avant-garde. Mais, le 20 au matin, les Allemands, qui se sont rendus compte des défauts de notre poussée audacieuse, écrasent de leurs obus lourds la ligne sinueuse et précaire. Leur infanterie se glisse sur notre flanc droit, vers les hauteurs de Conthil, et déborde la division.

La mort dans l'âme, le colonel **DUBOIS** fait évacuer les hauteurs conquises au prix de tant d'efforts et de sacrifices. La situation est périlleuse, car l'ennemi joyeux nous talonne durement. Le commandant **de LESPINOIS** se jette à nouveau sur lui à la tête de son bataillon ; c'est à ce moment que ce chef d'élite tombe frappé à mort. Le capitaine **BREYNAT** (12e) reçoit une balle à la cuisse ; sa compagnie est presque anéantie ; mais, voyant la compagnie voisine (9e) se lancer à l'assaut, il saisit un fusil, s'élance et tombe en pleine charge, mortellement frappé.

Les Allemands continuent à s'infiltrer partout sur nos pas, décimant et désorganisant nos unités de couverture. C'est alors qu'un jeune Saint-Cyrien, le sous-lieutenant **BOISEAUX**, s'établit dans une maison d'Achain avec une poignée d'hommes et s'y défend avec une énergie farouche ; bientôt cerné, il doit faire feu de toutes parts, retenant de gros détachements ennemis et leur causant de fortes pertes. Sa mission est remplie, car l'ennemi, surpris, s'arrête : le 160e est dégagé. Submergés, les survivants du petit groupe sont faits prisonniers ; mais les Allemands eux-mêmes s'inclineront devant ces nouveaux preux et remettront son sabre au sous-lieutenant **BOISSEAUX**, en témoignage d'admiration.

Vers midi, des troupes fraîches s'engagent pour permettre au régiment de se rassembler à Château-Salins. Nos pertes sont sévères : 33 officiers et 1.800 hommes ont payé de leur sang le baptême du feu. Ils sont tombés en pleine gloire, dans une poussière d'épopée, dans l'accomplissement pieux de leur tâche. Et les survivants, troublés, regardent longuement vers ces hauteurs d'Achain, d'où se dresse pour toujours la grande ombre de l'exemple.

Chacun se tait pour contenir son cœur qui bourdonne encore, qui crie vengeance, qui veut la réparation ; chacun ordonne ses idées pour la grande tâche de demain. Ce n'est plus l'enthousiasme d'hier, la chanson aux lèvres ; c'est la résolution, poings et dents serrés.

Jusqu'au 21, le régiment se réorganise, d'abord à Bezange, puis à Ville et Manoncourt-en-Vermois.

Ancestram

Cependant l'ennemi a enlevé la forêt de Parroy ; il atteint Lunéville et fonce de l'avant vers nos grandes places fortes. Il a compté sans un grand chef et de grandes troupes : le général Foch et le 20e Corps s'élancent à sa rencontre.

Le 25 au matin, le 160e se porte au nord du bois de Crevic, prêt à appuyer le 156e qui engage un combat d'une extrême violence ; les vagues ennemies débouchent très denses et nos batteries de 75 y font de terribles ravages. Les colonnes sorties du bois de Serres sont écrasées et s'enfuient en désordre sous les yeux de nos braves enthousiasmés.

Mais l'ennemi tenace finit par atteindre la position du 156e. Le 160e est engagé à son tour et va soutenir jusqu'au soir le combat avec le même acharnement. Les lisières du bois de Crévic, la cote 316 sont le théâtre de sanglants corps à corps. On s'arrache le terrain avec une furie sauvage. Dans l'après-midi, les munitions commencent à nous manquer et les Allemands, par de violentes attaques, prennent pied dans le bois.

Il ne reste plus au colonel **DUBOIS** que deux compagnies disponibles, qu'il reçoit l'ordre d'engager dans la fournaise, sous le commandement d'un chef énergique. "Dites au général que j'en prends le commandement", répond ce chef magnifique. Il s'élance à la tête de la charge héroïque et tombe frappé d'une balle au cœur.

Après s'être reconstitué, le régiment, revient le lendemain s'établir derrière la cote 316. Jusqu'au 31 il va organiser le bois de Crévic ; les pertes, lourdes pour nous, l'ont été davantage encore pour les Allemands, qui doivent reprendre souffle dans le bois d'Einville.

Le 31 août le 160e vient occuper Maixe et les hauteurs plus au nord. C'est alors la bataille interrompue ; les Bavarois attaquent sans relâche, jusqu'à sept fois dans la même nuit, chantant des cantiques, le chapelet à la main, dans une ardeur fanatique. Nos hommes se défendent comme des lions ; les villages de Maixe et Petit-Maixe, La saline ; sont le théâtre de merveilleux exploits. L'artillerie ennemie fait rage ; nos braves n'ont que leur coup d'œil et leur volonté de fer.

Le 5 septembre, les Allemands parviennent à occuper Maixe ; le 1er bataillon se replie à Crévic. C'est à ce moment que le lieutenant-colonel **BABLON** prend le commandement du régiment, qu'il salue sous la mitraille, en ces termes :

"Le lieutenant-colonel Bablon prend, à la date de ce jour, le commandement du régiment. Il est heureux de retrouver le beau 160e qu'il connaît et dont il est connu. La mission dont il est chargé est de tenir jusqu'au bout ; cette mission, il la remplira. Le lieutenant-colonel commandant le régiment salue la mémoire du colonel Dubois, mort en brave. Il salue le drapeau. Vive la France !"

Admirables paroles, d'une sobriété rénovée de l'antique, et qui vont droit au cœur de tous.

Jusqu'au 12 septembre, le régiment tient le bois et le village de Crévic, sous les obus de gros calibre. Chaque nuit, l'ennemi attaque, mais se heurte à la volonté implacable de nos héroïques soldats. C'est pour lui l'échec avec des pertes énormes.

Le 12 septembre, dans l'après-midi le 160e attaque la cote 316. Mais l'ennemi a compris ; la bataille de la Marne et la résistance opiniâtre du 20e Corps ont brisé son plan. Il se replie, rejoint la frontière. C'est la première récompense de nos sacrifices et de nos efforts.

Le 160e quitte Crévic, le 13 dans l'après-midi, pour prendre quelques jours de repos bien gagné aux environs de Toul.

*

* *

Le commandement a consacré quelques-uns des merveilleux exploits des 19 et 20 août, en citant entre autres :

Le commandant de LESPINOIS :

A tenu avec un bataillon sous un feu d'infanterie et d'artillerie très intense. Bien que sans arme, s'est mis à la tête d'une contre-attaque tentée par un peloton de la 9e compagnie, qu'il a bravement entraîné derrière lui. Est tombé mort à quelques pas de l'ennemi.

Le capitaine BREYNAT :

Après avoir rendu depuis le début de la campagne les plus brillants services, montra le plus bel exemple, allant et venant sur le front de sa compagnie fortement engagée, malgré les rafales d'obus et de balles qui balayaient ce front. Blessé à la cuisse, n'en continua pas moins à commander, criant à son sergent-major : "Je suis blessé, je ne puis plus rien faire, mais tenez jusqu'au bout". Néanmoins, au moment où la 9e compagnie, à sa gauche, se porta en avant à la baïonnette, il la suivit et tomba mortellement atteint devant la position ennemie.

Le capitaine POTIER :

Sous une pluie d'obus de gros calibre, le feu des mitrailleuses et de l'infanterie ennemie, fit preuve du plus grand calme et du plus grand sang-froid, maintenant ses hommes sur la position qu'il occupait.

Le sous-lieutenant BOISEAUX :

Jeune Saint-Cyrien, nommé sous-lieutenant depuis le 1er août, s'efforce avec sa section d'arrêter le mouvement en avant des Allemands ; aidé par les sergents **BUTTIN** et **BERSAT**, il organise défensivement une maison du village d'Achain, retarde l'ennemi par son feu et donne à tous l'exemple du plus grand courage. Sentant sa situation désespérée, couvre la retraite de la plus grande partie de ses hommes en faisant dire à son capitaine qu'on reconnaîtrait qu'il avait fait jusqu'au bout son devoir.

CHAPITRE II

SOMME

Octobre 1914

Cependant l'heure est toujours grave. L'ennemi, repoussé et contenu, semble chercher à briser notre résistance vers le Nord ; il faut parer à une ruée nouvelle. Noblesse oblige : le 20e Corps y est dirigé.

Le 160e embarque Barisey-la-Côte, le 20 septembre, pour aller dans la région d'Amiens. Le 25, il est à Quesnoy-en-Santerre, prêt pour l'attaque. Le lieutenant-colonel **BABLON** rassemble l'un après l'autre ses trois bataillons et, debout sur un tronc d'arbre, leur adresse une vibrante allocution. Les hommes sont animés du meilleur esprit.

Ancestrami

La situation est très imprécise ; on relève des cavaliers. Le régiment s'empare de Parvillers sans difficulté, puis se dirige sur Liancourt, sous un feu violent d'artillerie. Les unités marchent comme à la manœuvre Les bataillons **LEBRETON** (1er) et **PESME** (2e) atteignent la voie ferrée, repoussant une forte contre-attaque.

Le 26 au soir, attaque en direction de Clémery. A 20 heures, les bataillons **PESME** et **LEBRETON** tiennent la voie ferrée, face à Clémery ; le bataillon **BOUFFARD** (3e) occupe la ferme de l'Abbaye. Le lendemain, le bataillon **PESME** se reporte à Fresnoy. Toute la position est organisée pendant deux jours.

Mais il faut contenir partout la poussée et pour cela suppléer à notre infériorité numérique par la manœuvre. Le 29, le régiment, par une dure marche de 30 kilomètres, se porte à Morlaincourt.

Le 1er octobre, les bataillons **PESME** et **BOUFFARD** tentent d'enlever Mametz. C'est un combat de nuit court et violent. Les mitrailleuses ennemies s'allument nombreuses et font refluer certains éléments dans la nuit et le brouillard. Après un vif engagement, le régiment se rassemble vers la cote 107.

Le 4 octobre, à 14 heures, attaque de Fricourt, avec préparation d'artillerie. L'assaut est donné avec un élan admirable ; plusieurs compagnies avaient reçu en renfort des territoriaux du 64e ; ces braves gens s'élancèrent à l'assaut avec une crânerie au-dessus de tout éloge. Des feux nourris de mitrailleuses partent des maisons crénelées ; les unités progressent par bonds ; les hommes creusent leur trou individuel avec leur quart, leur cuiller, leurs mains. La compagnie **BLASSELLE** (4e) a atteint le village ; les hommes sautent par les fenêtres. Mais les Allemands, avec leur science infernale d'organisation, ont arraché les planchers : nos soldats tombent dans les caves et quand il s'agit d'en sortir, les ennemis disposés un peu partout dans les étages les tirent comme à la cible. Par deux fois, la 4e se jette sur ces traquenards, enlevant l'une après l'autre les maisons à l'ennemi. Elle y laisse les trois quarts de son effectif et doit, vers 18 heures, se retirer sous des feux d'enfilade d'une extrême intensité.

Jusqu'au 7, on s'organise sur les positions.

Le général commandant la division félicite vivement le régiment pour les combats de Mametz et de Fricourt.

Dans la nuit du 7 au 8, de forts détachements allemands assaillent à trois reprises la compagnie **Le DIBERDER** (6e), qui, chaque fois, cloue l'attaque sur place. Au petit jour, ces Allemands désorientés se trouvent pris entre le 26e et le160e, et se rendent en masse : 10 officiers et 400 hommes.

Le 18 octobre, au matin, les bataillons **LEBRETON** et **PESME** doivent attaquer le village de La Boisselle. Les feux d'artillerie et, de mitrailleuses ennemies se révèlent intenses et arrêtent la progression. Malgré l'appui de l'artillerie lourde, de nouvelles attaques, à 8 h. 30 et à 14 heures, ne peuvent atteindre le village ; les pertes sont élevées. L'attaque est suspendue.

Du 18 au 29 octobre, le régiment va réparer ses forces dans la région de Souastre.

*
* *

Notons quelques citations de cette dure période :

Le capitaine DUCHESNE reçoit la Légion d'honneur :

Depuis le commencement de la campagne, s'est signalé par sa science militaire, son courage et son énergie. Le 4 octobre 1914, a été blessé grièvement à la tête et au cou en faisant une reconnaissance à 200 mètres de l'ennemi. N'a quitté son commandement que lorsque ses forces le trahirent, ne cessant d'encourager ses hommes et leur recommandant d'être braves et de faire leur devoir.

Le sergent LEPOIX reçoit la médaille militaire :

Le 4 octobre 1914, a entraîné sa section à l'assaut jusqu'aux premières maisons crénelées et barricadées d'un village. Grièvement blessé, n'a quitté son commandement qu'après avoir dégagé ses hommes et emporté ses blessés.

Sont cités à l'ordre du Corps d'armée :

Le capitaine MONTHELIARD :

S'est particulièrement distingué à Morhange, Haraucourt, Crévic, Fresnoy, Carnoy. A été blessé en entraînant sa compagnie à l'attaque de nuit du village de Carnoy et n'a quitté son commandement que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Le capitaine VACELET :

A conduit sa compagnie depuis le commencement de la campagne avec une énergie et un entrain remarquables ; blessé le 26 août, a maintenu sa compagnie sous un feu violent et ne s'est fait panser que sur ordre. A peine guéri, est revenu au 160e se distinguer à nouveau par la vigueur de ses attaques dans les affaires de Mametz et de Fricourt.

Le capitaine BLASSELLE :

Le 4 octobre 1914, a conduit sa compagnie à l'attaque de Fricourt avec un élan et un courage remarquables ; a pu atteindre à deux reprises les premières maisons du village, crénelée et barricadées, et a été arrêté dans ses attaques par la perte des deux tiers de son effectif. Avait été blessé le25 septembre à Drouville et à peine guéri était revenu au corps.

Le lieutenant MARCHAL :

Le 4 octobre, à Fricourt, a vigoureusement entraîné ses hommes à deux reprises contre les maisons crénelées et barricadées. A été mortellement blessé en cherchant encore à reprendre son attaque.

Les sous-lieutenants **AUSSENARD** et **DE PARDIEU**, l'adjudant **BURTIN**, les sergents **GOUPIL** et **TRUCHELUT** sont également l'objet de belles citations.

CHAPITRE III

Belgique

Novembre 1914 - Avril 1915

Le 2 novembre, embarquement en chemin de fer pour la Belgique. C'est pour tous une vive émotion que de fouler les derniers lambeaux de ce pays qui incarne le devoir dans sa plus haute acception. La

Ancestramil

traversée de Poperinghe est pour nous l'occasion d'un spectacle infiniment curieux et symbolique : la ville est une fourmilière de troupes de toutes nations, Anglais, Canadiens, Ecossais pittoresques, Hindous et Goumiers, soldats d'Afrique ou d'Asie, tous résolus, impassibles et confiants. La terre entière s'est levée pour voler au secours du Droit outragé. Quelle puissance d'idéalisme et quel réconfort !

Puis, c'est l'émerveillement de tous devant cette riche contrée, ses villes toujours propres et coquettes, ses maisons de briques aux vieux pignons, ses fermes plantureuses et ses élégants châteaux aux ardoises bleues, dissimulés dans les nids de verdure, ses monuments, vieux titres de noblesse puissants et hautains. Impression de force et de prospérité paisible qui ne se dément pas malgré le flux incessant des hommes et des convois.

Le 160e cantonne tout d'abord à Boesinghe. Après avoir tenu la ligne, alors bien imprécise, aux environs du canal de l'Yser, il se porte dans la nuit du 6 au 7 à Vormezeele. L'ennemi a une forte artillerie et s'en sert activement ; nos bivouacs sont arrosés ; la marche sur Vormezeele est ponctuée par les coups de 210. En entrant dans le village, des hommes tombent, frappés par des balles parties d'on ne sait où. C'est que la situation est on ne peut plus confuse. On organise Vormezeele, puis deux bataillons s'établissent entre ce village et Saint-Eloy, prêt à s'engager.

Le 9 novembre au matin, le régiment passe en première ligne dans la situation suivante : le bataillon **LEBRETON** (1er) entre La Capellerie et la route de Saint-Eloy à Wyschaete ; le bataillon **NICLOUX** (3e) face à la ferme Elkof ; le bataillon **MONTHELIARD** (2e) à Vormezeele.

Dans l'après-midi, les chasseurs, à notre droite, commencent à céder du terrain. Le bataillon **MONTHELIARD** exécute une brillante contre-attaque qui ramène la ligne française à 500 mètres de la ferme Elkof. Nos hommes ont attaqué avec un entrain endiablé, sous le feu de nombreuses mitrailleuses. Les 8e et 10e compagnies sont presque anéanties ; la 7e vient combler les vides.

Dans la nuit, le bombardement se poursuit avec une extrême violence ; jamais encore on n'avait subi un pareil tir d'anéantissement. Les Allemands attaquent à plusieurs reprises, mais en vain.

Le 10, à 11 heures, une attaque ennemie en masse force la ligne tenue par les Coloniaux et la compagnie **TURQUET** (12e). Le bataillon **NICLOUX**, ainsi découvert et tourné, se défend avec un acharnement sans pareil. Accablé sous le nombre, il est bientôt disloqué, morcelé, anéanti. Quelques débris seuls rejoindront nos lignes. L'ennemi a attaqué en même temps vers Vormezeele et enveloppé plusieurs unités. Une compagnie du 69e est écrasée ; la compagnie **DESNOUES** (7e) réussit péniblement à échapper à l'étreinte. Une contre-attaque du 158e enraye de ce côté la progression des Allemands.

Ceux-ci font preuve d'une violence extrême, mais nos hommes tiennent la position avec une énergie non moins égale. L'adjudant **CURIEN Félix** tue dix-sept ennemis de sa main. Deux hommes de la 4e compagnie sont cernés et faits prisonniers après une résistance furieuse, puis parviennent à rejoindre les nôtres : leurs mains sont brûlées à force d'avoir tiré.

Et quand le régiment est relevé, le 11 au matin, 350 hommes seulement répondent à l'appel. Les autres ont payé de leur sang le fleuron nouveau.

Quel hommage plus élevé que celui des énergiques paroles du lieutenant-colonel Bablon :

Le régiment vient de subir une épreuve sérieuse ; pendant deux jours il a eu à supporter presque seul des attaques comme les Allemands n'en avaient pas encore faites. Le régiment a tenu bon, perdant plus de la moitié de son effectif. Jamais sacrifice n'a été plus utile, jamais les Allemands n'ont subi autant de pertes puisque leurs attaques furieuses ont presque complètement cessé.

Honneur aux braves du 160e, leur mémoire nous restera chère, leur sacrifice nous servira d'exemple.

Pendant quelques jours, les débris du régiment se reposent à Locre. Dès le 17, il faut reprendre la ligne près de Saint-Julien. Il pleut ; sous le ciel blafard, dans le sol mouvant et comme délayé, nos hommes relèvent d'extraordinaires blocs de boue : ce sont des chasseurs alpins: Les Allemands

commencent à se servir de fusées éclairantes, qui inquiètent beaucoup nos guetteurs par les ombres que projette leur halo lumineux. La fusillade crépite sans cesse, énervante. Le 23 novembre, enfin, le régiment part et va pendant quinze jours se reconstituer à Elverdinghe.

C'est ensuite pendant deux mois et demi, jusqu'au 16 février, l'existence de secteur laborieuse et pénible. Le 160e tient le secteur de Saint-Julien, se relevant avec le 156e, par période de six jours. Il s'agit de combattre un ennemi nouveau, l'hiver, aussi sournois et redoutable que l'autre. La position est précaire ; nos éléments sont à l'étroit contact de l'ennemi qui, muni de grenades, nous harcèle rudement. Pas de boyaux de communications ; les liaisons et les corvées sont constamment soumises à un feu meurtrier. Nos travaux, dans la boue glacée, s'effondrent chaque jour et les Allemands y aident par le tir de lance-bombes auquel nous ne pouvons riposter. L'eau suinte, le froid cingle sous les vêtements mouillés ; la soupe faite n'importe où, dans des récipients de fortune, n'arrive souvent pas. Et toujours la fusillade dans sa cadence irrégulière, et toujours la pluie pénétrante des Flandres, grand linceul lugubre.

Les pertes sont sévères, notamment par balles. Nos hommes cependant s'entraînent peu à peu à ce genre de combat, s'exercent à placer leur coup de fusil, fabriquent d'extraordinaires boîtes à mitraille en réplique aux grenades d'en face. La fatigue et les gelures diminuent sensiblement les rangs ; la vermine foisonne. L'ennemi, d'ailleurs, paraît lui aussi bien ébranlé par ses pertes et reste sur la défensive.

On va au repos bien loin, dans la région de Westen. Et ce n'est pas une des moindres fatigues de cette période que ces relèves interminables, dans la nuit et la boue, souvent gênées par les obus, sous le poids du pesant équipement d'hiver. C'est l'époque des défilés pittoresques à la Callot, avec les trophées attachés sur les sacs, les multiples impedimenta des cuisiniers juchés sur des véhicules de fortune.

En janvier, à Westen, le drapeau est présenté aux renforts de la classe 1914. Les bataillons forment le carré ; l'émouvante cérémonie commence, lorsqu'un avion ennemi s'approche et, heureux de l'aubaine, se met à bombarder le rassemblement. Une bombe tombe sur le bataillon de droite et fuse ; une autre éclate à quelques mètres du bataillon de gauche : personne n'est touché ; la troisième tombe en plein centre du régiment, entre le colonel **BABLON** et le lieutenant **CLAMER**, porte drapeau. Merveilleux hasard, elle n'éclate pas. Et le régiment, ému, peut saluer à nouveau avec plus de ferveur son drapeau qui, comme aux grandes heures, est resté debout dans la tourmente.

Le 17 février, le 160e va passer une quinzaine au repos à Herzeele, près de la frontière. On se réorganise activement. La détente de ces journées de fatigues se traduit par une grande exubérance générale. C'est une période de fêtes, de séances récréatives, au contact d'une population hospitalière et reconnaissante. Le moral en sort bien assuré.

Nous avons à regretter à ce moment le départ du lieutenant-colonel **BABLON**, qui va commander la 78e brigade ; chef énergique et aimé, qui laissera un souvenir ineffaçable.

Le lieutenant-colonel **SEROT-ALMERAS** prend le commandement du régiment.

Le 4 mars, le 160e revient à Vlamerting et le 8 il remonte en ligne, dans le secteur de Zonnebecke, qu'il tiendra en alternant avec le 146e jusqu'au 5 avril.

Le régime est toujours pénible et l'artillerie ennemie harcèle plus vivement nos lignes. Nombre de nos braves tombent encore sans gloire dans cette boue affreuse.

Du 6 au 9 avril, on cantonne à Ypres. La ville, sous les bombardements, a gardé une belle animation ; deux armées s'y coudoient. Les habitants se sont presque faits à cette vie étrange et apportent volontiers à leurs défenseurs l'aide obligeante de leur commerce et de leur réconfort.

Le régiment va quitter ce coin de Belgique qu'il a défendu victorieusement. Leurs folles tentatives ont coûté 300.000 hommes aux Allemands ; ils ont déployé sur l'Yser onze corps d'armée et consenti

d'immenses sacrifices sans résultat aucun. C'est pour nous une victoire négative, mais une magnifique victoire.
L'impression des misères subies dans la boue et sous la bruine ne fera pas regretter beaucoup la région ; nos hommes penseront souvent plus tard, aux jours ensoleillés de la victoire, aux pauvres camarades tombés nombreux, sans éclat et sans panache, sous un ciel triste, sur cette morne terre de Flandre.
Du 10 au 14, le 160e cantonne à Wormoudt ; il a l'honneur, le 12, d'être visité par le Président de la République et le Ministre de la Guerre.

Au cours de cette héroïque période, le capitaine **VACELET** a été fait chevalier de la Légion d'honneur :

Parfait commandant de compagnie, s'imposant à tous par son courage. Blessé déjà à trois reprises différentes, avait eu chaque fois l'énergie de rester, malgré ses souffrances, à la tête de son unité, tant que sa présence avait été nécessaire. A été de nouveau et très grièvement blessé le 17 mars, dans une tranchée.
Parmi les nombreux actes de bravoure, relevons les suivants :

Le soldat FORQUIT :

Atteint par des éclats d'obus, a refusé de se faire soigner avant que quatre de ses camarades blessés aussi n'aient été pansés ; est resté sept heures dans la tranchée sans proférer une plainte, malgré la gravité de ses blessures et ses souffrances (rotule brisée, bras fracturé).

Le soldat GUINCHEUX :

Blessé d'un éclat d'obus à la tête, est allé se faire extraire les parcelles de métal qui restaient dans la plaie, à l'ambulance, et a montré le plus bel exemple de courage en demandant à rejoindre ses camarades dans la tranchée.

Le soldat OBERTS :

Blessé d'une balle à la cuisse en servant un lance-bombes, est resté à son poste. S'est contenté d'un pansement sommaire et bien qu'une partie de la balle soit restée dans la plaie, n'a pas voulu aller trouver le médecin avant que la compagnie n'ait été relevée.

CHAPITRE IV

ARTOIS

Mai - Juin 1915

Mais voici le premier printemps et ses beaux espoirs. Il faut en finir. L'élite de l'armée va briser la barrière et se jeter d'un grand élan vengeur dans nos campagnes meurtries.
Le régiment est amené le 20 avril, sur le théâtre de l'attaque ; pendant une semaine il va équiper son secteur, étudier celui d'en face, ses talus sournois, son horizon mystérieux. Il s'agit d'enlever les contre-forts des collines d'Artois, qui séparent Arras des plaines du Nord ; au-delà, il y a Lens, ses mines et son nœud de voies ferrées, Lille, Douai, des noms chers et des richesses magnifiques.

Ancestrami

Puis c'est une semaine de recueillement vers Frevin-Capelle. Un grand souffle d'enthousiasme règne. Le terme des souffrances de l'hiver et les visions magnifiques du lendemain baignent tous les cœurs d'une joie indicible. Les préparatifs sont poussés minutieusement ; les multiples batteries se sont mises au diapason et vont pendant huit jours accabler les lignes ennemies d'un formidable déluge de fer. Jamais encore on n'avait entendu un pareil grondement ; certainement les ouvrages allemands vont être nivelés ; les défenseurs devront fuir au loin. Chacun chez nous vérifie ses armes, assure soigneusement sa tenue.

L'attaque est décidée pour le 9 mai, à 10 heures. Le 160e sera tout d'abord en réserve, derrière le 156e. Avant de quitter Frevin-Capelle, le matin de l'attaque, nombre de nos hommes vont assister à la messe : cérémonie émouvante, dans le fracas incessant des batteries voisines. Leur instinct a poussé tous ces héros vers les hautes paroles d'espoir ; combien ce jour-là auront pressenti l'immense grandeur du prochain sacrifice suprême !

L'attaque se déclanche et s'enfonce profondément dans les positions ennemies ; le régiment s'avance entre Acq et Ecoivres. Les hommes foulent avec un plaisir orgueilleux les puissants retranchements conquis. Sur la route de La Targette, les barrages allemands de sacs à terre sont éventrés, et nos batteries s'élancent délibérément par ces brèches. Finie la guerre de trous ; on tient le Boche face à face et on ne s'arrêtera plus avant qu'il n'ait crié grâce. Une foule de prisonniers passe près de nous, apeurés. C'est bien la victoire qui monte à l'horizon, dans la fumée et la poussière blanche.

Cependant, le 160e est appelé dans la soirée à appuyer le mouvement en avant, le bataillon **LEBRETON** à La Targette, le bataillon **GUILLO-LOHAN** à la cote 123. L'ennemi exécute de violents barrages devant ces points importants. Les deux bataillons d'assaut se lancent impétueusement de l'avant, le 10 à 14 heures, sous une pluie d'obus. Des mitrailleuses fauchent des rangs entiers. Dans un élan admirable, nous atteignons la cote 123 et le chemin de Neuville, et nous y installons solidement malgré des contre-attaques désespérées. Le village de Neuville-Saint-Waast est le théâtre de sanglants exploits.

Le 11, le régiment se jette sur la cote 140. L'ennemi, qui sent le prix de sa défaite, réagit avec une violence extrême. Il faut, pour l'aborder, parcourir un glacis balayé en tous sens par ses feux ; ses mitrailleuses tissent éperdument leur réseau de mort.

Le colonel **SEROT-ALMERAS** est blessé ; son départ cause à tous une impression pénible ; les combattants d'Arras se souviendront longtemps de cette figure altière, promenant sa désinvolture élégante aux points les plus battus, dans une belle-évocation des guerres passées.

Le commandant **GUILLO-LOHAN** tombe frappé à mort. Le commandant **LEBRETON** est grièvement atteint. La plupart des officiers sont tombés dans ce terrible assaut.

Pendant les deux jours qui suivent, les unités vont s'organiser sur la position conquise, en butte à un tir systématique très meurtrier d'artillerie lourde. Après avoir occupé la position de réserve, ou il voit arriver sous les obus son nouveau chef, le lieutenant-colonel **METOIS**, le régiment retourne à Frevin-Capelle le 17 mai. Quatre jours de repos et l'on rentre en secteur. Les batteries allemandes arrosent sans trêve la position.

Le 23, dans l'après-midi, attaque de la cote 123 et du carrefour des Cinq-Chemins, bataillon **Le DIBERDER** (2e) et **NICLOUX** (3e) en ligne, le bataillon **DUPUIS** (1er) en réserve. L'artillerie ennemie écrase nos parallèles de départ ; la première vague s'empare, dans un élan superbe, de la première ligne allemande. Mais la situation devient critique : les unités à droite et à gauche du 160e n'ont pu déboucher de leur tranchée ; aussi les éléments conquis sont-ils pris d'enfilade de bout en bout par des tirs meurtriers. L'ennemi presse de toutes parts les malheureux assaillants, anéantit les fractions qui s'efforcent d'aller leur porter secours. Ces héros tiendront pendant quatre heures avec une énergie magnifique contre les furieux assauts des Allemands. A la nuit, le colonel fait replier les survivants de cette affaire glorieuse.

Encore deux jours pour fortifier nos lignes, et le 160e sort enfin de cette dure tourmente pour aller se reposer à Baudricourt, puis à Izel-les-Hameaux.

Il en repart le 15 juin pour participer à une attaque vers le chemin des Moulins et la cote 105. Il marche en réserve, derrière la 11e division. L'affaire est très ardue ; les unités de ligne se brisent sur des positions formidables. Enfin, le régiment, pendant dix jours, travaillera activement, fournissant de multiples corvées aux troupes avancées. Besogne ingrate, qui nécessite toute la clairvoyance des chefs et la ténacité des hommes.

La bataille d'Arras est une victoire, mais, malgré l'accumulation d'héroïsme et d'effort, le sort de la guerre ne s'est pas décidé dans ces plaines blanches. Nous avons refoulé l'ennemi de trois kilomètres sur dix de largeur ; nous lui avons fait 8.000 prisonniers et pris 20 canons. Nous avons fixé et décimé pendant deux mois seize divisions allemandes. Mais tout est à remettre en question ; il faut encore multiplier les usines de guerre, fabriquer un matériel immense, pour étouffer l'ennemi plus longuement et sur un plus large front, sous l'avalanche de mitraille.

Le 160e a sacrifié encore une fois un grand nombre de ses plus braves soldats. De nouveaux hommes arrivent pour les combats futurs ; mais l'âme du régiment reste intacte et fière.

Feuilletons le Livre d'Or de cette phase héroïque :

La 39e DIVISION est citée à l'ordre du 20e Corps pour le motif suivant :

Sous l'habile et énergique impulsion de son chef, le général Nourisson, a conquis de haute lutte une première ligne de tranchée allemande, une seconde ligne composée d'ouvrages et d'un hameau très solidement organisés ; a pénétré jusqu'au centre de la position ennemie, ou elle n'a cessé depuis cette époque de se maintenir sous le feu de l'artillerie adverse et de lutter pour achever la conquête d'un village fortifié. Au cours de ces brillantes attaques, la 39e Division a fait 500 prisonniers, dont plusieurs officiers, enlevé 5 canons, 6 mitrailleuses et un approvisionnement considérable d'engins de tranchées et de munitions.

Le capitaine LE DIBERDER est nommé chevalier de la Légion d'honneur :

Officier d'élite, d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, ayant en toutes circonstances fait preuve d'esprit de décision et des plus belles qualités militaires. A montré le plus grand mépris du danger dans les combats des 10 et 11 mai, se portant en tête de sa compagnie, sous une pluie de balles et d'obus, à l'assaut d'une tranchée ennemie ou il est arrivé le premier. Son chef de bataillon étant tombé mortellement frappé, a pris le commandement du bataillon qu'il a maintenu sur les positions conquises.

Le capitaine **BERNARD**, les lieutenants **de ROSMORDUC** et **CASANOVA**, le sous-lieutenant **FLAKUS**, sont également faits chevaliers de la Légion d'honneur.

L'adjudant **THOMAS**, le sergent-major **BAR**, les sergents **GRENAND, FAUCHERY, BOULITREAU**, le caporal-fourrier **LOVRE**, le caporal **ANTOINE**, les soldats **MAILLARD**, **ROUX, BRALET** reçoivent la médaille militaire.

Sont cités à l'ordre de l'armée :

Le lieutenant-colonel SEROT-ALMERAS LATOUR :

Chef de corps de première valeur. Blessé au moment où il se portait à la tête de son régiment pour l'entraîner à l'attaque, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses ; a continué à encourager ses hommes qui se portaient de l'avant.

Ancestramil

Le chef de bataillon GUILLO-LOHAN :

Frappé mortellement au moment ou malgré un feu très violent il se portait à la tête de son bataillon à l'assaut des tranchées ennemies. N'a cessé de faire preuve au cours de la campagne des plus belles qualités de chef brillant, de soldat valeureux.

Le chef de bataillon LEBRETON :

Officier supérieur de haute valeur. Conduit depuis le début de la campagne son bataillon d'une façon remarquable. A été grièvement blessé au moment ou sous une pluie de balles il entraînait son bataillon à l'assaut.

Le capitaine MONTHELIARD :

Officier de premier ordre, entraîneur d'hommes remarquable de sang-froid et d'audace. A été grièvement blessé en allant reconnaître le terrain ou il allait conduire sa compagnie à l'attaque.

Sont cités à l'ordre du Corps d'armée :

Le lieutenant BERTRAND :

Officier de haute valeur militaire, d'un courage, d'une bravoure à toute épreuve. Dans les combats des 9, 10 et 11 mai, a dirigé remarquablement sa compagnie de mitrailleuses sous les feux les plus violents, se maintenant sur les positions et infligeant à l'ennemi des pertes énormes.

Le médecin aide-major de 1re classe DURAND :

Fait preuve depuis le début de la campagne d'un grand esprit de sacrifice. S'est particulièrement fait remarquer par son courage et son mépris du danger dans les combats des 9, 10 et 11 mai, ou il est allé sur la première ligne soigner et relever les blessés du régiment .Tué le 22 mai.

Le lieutenant ANDOUARD :

Le 11 mai, au cours de l'attaque d'un village, sous un feu intense de mitrailleuses et d'artillerie, a entraîné sa compagnie, quoique déjà blessé d'une balle à la cuisse. A été tué pendant la marche en avant.

Le lieutenant THOUVENIN :

Officier remarquable ; s'est toujours signalé par sa bravoure et sa belle attitude dans des circonstances périlleuses. A été frappé mortellement en allant reconnaître sous un feu violent le terrain sur lequel il allait conduire sa compagnie à l'attaque.

Sont cités à l'ordre de la Brigade :

Le soldat PAGET (VETTERWALD), Alsacien engagé pour la durée de la guerre :

Ayant participé à l'attaque du 23 mai, fait prisonnier par l'ennemi, s'est échappé des tranchées allemandes à la faveur de la nuit. Sommé de se rendre, n'en a pas moins poursuivi son mouvement, a échappé aux tirs de l'ennemi et a séjourné trois jours entre les deux lignes, dans un trou d'obus, avant de réussir à rentrer dans les nôtres.

Ancestrami

Le caporal BAUMANN :

A fait preuve du plus grand courage et d'abnégation en allant chercher en plein jour, à quelques mètres de la tranchée ennemie, un blessé français qui s'y trouvait depuis deux jours.

CHAPITRE V

CHAMPAGNE

Septembre - Décembre 1915

Le régiment est venu se réorganiser en Lorraine, dans la région de Bayon. Du 16 juillet au 26 août, il va amalgamer ses renforts, mettre au point son instruction ; il redevient rapidement le redoutable instrument de guerre d'Achain et de Neuville-Saint-Vaast.

Le 26, embarquement pour Vitry-le-François On va bivouaquer dans les bois d'Herpont et à Somme-Bionne jusqu'au 8 septembre, date à laquelle on gagne les abris du ravin de Marson. Il s'agit d'aménager le secteur de Beauséjour en vue de la grande attaque d'automne.

Cette région champenoise semble vraiment prédestinée par sa nature sauvage aux grandes batailles qui l'illustrèrent en tout temps. Les bois rudes, les villages rares et dissimulés, les plaines incultes, tout dans cet aride paysage concourt à embrumer l'esprit et à s'inspirer de sentiments primitifs et âpres. Pas de vallons fleuris ni de sites au charme léger, nul ruisseau aux boucles harmonieuses ou l'œil puisse se reposer un moment. La bataille doit s'y dérouler frénétique, sans diversion. C'est bien le glacis éternel de la civilisation d'Occident, le champ clos inéluctable ou, des champs catalauniques à Valmy, les peuplades de conquêtes ont vu briser leurs ambitions.

C'est donc dans ces mornes plaines que la partie va se jouer à nouveau. Le front d'attaque est double de celui d'Arras ; les munitions sont innombrables ; les troupes entraînées et nombreuses ; la science a été largement mise à contribution pour multiplier l'effort.

Le régiment va tout d'abord, pendant une dizaine de jours, construire ses positions de départ. Lourde tâche, car l'ennemi, qui pressent l'attaque, redouble d'attention. Toute la nuit ses feux recherchent nos travailleurs, qui creusent en avant des défenses les parallèles avancées. A tout moment, le reflet ou le bruit d'un outil, d'une arme, d'un casque, donne l'alerte, et les mitrailleuses balayent interminablement au ras des herbes. Il faut aller et venir en rampant, dans un glissement, pour meurtrir sans bruit cette terre pierreuse.

Après cette lente et rude besogne, le 160^{e} va se reposer pendant quatre jours dans les bois de Somme-Bionne, puis, le 23, vient relever le 156^{e} dans le secteur du Fortin et du Fer de Lance. Nos batteries font rage, notamment nos grosses pièces ; sous leurs coups puissants, les ouvrages allemands s'émiettent. Ce n'est plus devant nous qu'un chaos, un paysage lunaire. L'ennemi, cependant, ne paraît pas disposé à lâcher pied ; son artillerie tonne, elle aussi, sans relâche, arrosant nos ouvrages nouveaux, cherchant nos canons multiples, nos zones de rassemblements.

Le 24, nous déchaînons à deux reprises un ouragan de feu : l'ennemi, croyant à l'attaque, réagit chaque fois de toute sa puissance. Un bon nombre de mitrailleuses bien dissimulées tirent éperdument. L'affaire sera chaude. Mais le moral de nos hommes est superbe ; leur entraînement, la puissance des

moyens mis en œuvre ne font pas douter de leur ascendant sur l'adversaire. Ils attendent impatiemment l'heure de l'attaque.

Le 24, à la tombée de la nuit, le régiment va prendre les emplacements de départ bataillon **TESSIER** (1er) et **SCHILIZZI** (2e) en première ligne, bataillon **FIAT** (3e) en réserve.

Enfin, le 25 septembre, à 9h15, les bataillons s'élancent fougueusement sur leurs objectifs et s'emparent d'un seul bond de la première ligne allemande. Les mitrailleuses ennemies s'allument dès le départ, particulièrement sur la deuxième ligne allemande et à notre gauche, dans la région des entonnoirs, d'où une pièce, notamment, prend toute l'attaque de flanc.

La gauche de la ligne, 7e et 8e compagnies, est clouée un instant sur place ; les deux commandants de compagnie sont tués, ainsi que plusieurs chefs de section. Le sous-lieutenant **BOISSONADE**, de la 7e compagnie, entraîne les survivants jusqu'à la deuxième ligne allemande, mais là se voit cerné par les adversaires sortis de leurs abris : sa situation est critique.

Les compagnies de droite du bataillon **SCHILIZZI** (5e et 6e) sont prises, elles aussi, sous le feu des mitrailleuses. Quelques fractions se joignent au bataillon **TESSIER** ; d'autres, en voulant reprendre leur direction, se voient cernées de toutes parts.

A droite de l'attaque, les deux vagues du bataillon **TESSIER** continuent, en dépit des pertes, leur brillante progression. Elles dépassent la deuxième ligne allemande. L'ennemi tente un effort désespéré pour les arrêter ; peine perdue ; nos magnifiques soldats le bousculent rudement, enlevant la troisième ligne en lui faisant de nombreux prisonniers. La partie Est du Fortin est ainsi dégagée.

Le Fortin de Beauséjour est une organisation redoutable ; les Allemands l'ont patiemment sapé et miné ; un bataillon entier y tient garnison avec des moyens de défense terribles dans leur camouflage sournois. Les abris profonds, disposés dans tout l'ouvrage, communiquent entre eux par des galeries. C'est une grande taupinière d'où l'ennemi peut sortir au bon moment et au bon endroit pour désorganiser l'assaillant. A l'extrémité de puits de quinze mètres de profondeur, des mitrailleurs bravent le bombardement et rejoindront sans peine leurs camarades quand on les serrera de trop près. Le confortable n'a pas été oublié : une kommandantur à deux étages souterrains, avec ses chambres tapissées, ses bureaux spacieux, assure au commandant toutes facilités pour la conception et la transmission de ses ordres ; et même une coopérative bien achalandée satisfait à tous moments aux désirs de la garnison. Vraiment le Fortin de Beauséjour ne mentait pas à son nom. Notre artillerie en a fortement endommagé les superstructures et les défenses accessoires, mais du fond de leurs retraites les Allemands peuvent encore nous attendre avec une sérénité justifiée.

Nous avons laissé le bataillon **TESSIER** déborder le Fortin par la droite, tandis que les éléments du bataillon **SCHILIZZI**, qui avaient réussi à y pénétrer, se voyaient entourés de toutes parts par un flot d'ennemis. Les pertes, jusqu'ici, ont été assez sévères : dix commandants de compagnie sur douze sont tombés, et malgré le dévouement des officiers qui les remplacent, il subsiste dans la manœuvre un certain décousu.

Les compagnies **BLASSELLE** (11e) **GRANGER** (1er) et **GUILLOT** (9e), énergiquement commandées, groupent autour d'elles les éléments épars et, par d'habiles manœuvres reprennent et poursuivent la progression vers Ripont.

Il est 10 heures, et malgré la confusion de quelques unités, les résultats acquis sont de la plus haute importance. Il convient de les exploiter rapidement ; le 5e hussards se lance à la charge ; mais au lieu d'emprunter le ravin du Fer de Lance, nos cavaliers, dans l'ardeur de la bataille, se jettent sur les lignes allemandes devant le front du régiment. Spectacle magnifique et inoubliable. Au passage, nos hommes saluent leurs frères d'armes de leurs cris enthousiastes. Mais les mitrailleurs allemands les ont vu déboucher ; une nappe de balles s'abat aussitôt sur la charge héroïque ; hommes et chevaux tombent pêle-mêle ; les réseaux, les entonnoirs ajoutent à tout instant leurs embûches : rien n'arrête ces vaillants. Ils foncent jusqu'aux mitrailleuses ennemies, les dépassent. Mais les Allemands, avec un remarquable sang-froid auquel il nous faut rendre hommage, lâchent leurs pièces pour cribler les

assaillants d'une pluie de grenades. Ceux-ci mettent pied à terre, abandonnent leurs chevaux et continuent le combat, avec une résolution farouche, dans les boyaux et les trous. Merveilleux épisode qui rehausse d'un impérissable éclat le vieux prestige de la cavalerie française.

Cette intervention a causé quelque désordre dans les rangs ennemis. Avec une habileté émérite, le sous-lieutenant **BOISSONADE** en profite aussitôt, se dégage des Allemands qui entravaient ses mouvements, les assaille à son tour et les fait prisonniers, puis pénètre bien avant dans le Fortin, avec la poignée d'hommes qui lui reste.

A ce moment le lieutenant-colonel, passant derrière la charge de cavalerie, vient installer son poste dans le Fortin même.

A l'est de l'ouvrage, le commandant **TESSIER**, violemment pris à partie par les mitrailleuses, progresse vers la gauche en faisant nettoyer la tranchée par ses agents de liaison.

Sous la double pression de droite et de gauche, les ennemis commencent à sortir sans armes de leurs abris, se rendant au lieutenant **BOISSONADE** : 350 Allemands sont ainsi faits prisonniers par cet officier qui disposait à peine d'une trentaine d'hommes ; à ce moment l'ensemble des forces françaises en action dans le Fortin ne dépassait pas 100 hommes, dont une bonne partie n'avait pas encore retrouvé ses chefs.

Ce coup de maître dégage en même temps le groupe du sous-lieutenant **COSTE** (6e) que les Allemands encerclaient depuis le début de l'attaque, vers la kommandantur du Fortin.

La brillante opération du sous-lieutenant **BOISSONADE** est terminée à 14h30 et l'on se met à organiser activement les lisières nord de l'ouvrage.

Pendant ce temps, nos unités de tête ont continué à pousser de l'avant. Prises à partie par des feux venant de la gauche, elles s'infléchissent vers l'est à l'abri de la cote 185 et continuent leur marche audacieuse, enlevant les retranchements, capturant les batteries. Le sous-lieutenant **BOIZOT** enlève 40 artilleurs, dont un capitaine, sur leurs pièces. Ce brillant officier, au sang-froid imperturbable, prend le temps de photographier ces Allemands qui se rendent, dans leur geste de plate soumission.

Et l'attaque progresse, atteint presque les lisières de Ripont, à près de 4 kilomètres du point de départ.

A ce moment, l'ennemi contre-attaque avec violence, appuyé par de nombreuses mitrailleuses qui enfilent de partout notre audacieux saillant. Les sous-lieutenants **BOIZOT** et **DEMON** se défendent sur place avec acharnement, mais sont bientôt tournés, submergés ; on n'aura plus de nouvelles de ces braves. Le capitaine **BLASSELLE** soutient le choc, recueille les éléments en flèche qui peuvent se dégager et arrête le mouvement de repli. Le bataillon **TESSIER** vient le soutenir en organisant le bois Allongé.

Cette héroïque journée du 25 septembre comptera comme une des plus belles dans les fastes du 160e.

Le général **BALFOURIER** a tenu, dès le soir même, à le féliciter pour sa brillante conduite. Nos merveilleux soldats ont fait preuve des plus hautes qualités militaires : l'élan du départ, la ténacité des groupes encerclés, le mordant des groupes de pointe, l'audace des nettoyeurs du Fortin, tout fut admirable. Mais laissons la parole à l'ancien chef du 160e, au colonel **BABLON**, commandant la brigade :

Une fois de plus, le 160e vient de se lancer à l'assaut et d'enlever à la baïonnette avec sa fougue habituelle, un des points les plus solides de la ligne ennemie ; 600 prisonniers, 15 mitrailleuses, une quantité considérable de fusils, de munitions et de matériel de toutes sortes sont restés entre nos mains. Le nom du Fortin sera un jour porté en lettres d'or sur le drapeau du 160e comme celui de La Targette sur celui du 156e. Mais ce n'est pas fini, la bataille continue ; la victoire qui chassera définitivement les Boches du territoire s'annonce comme prochaine, il faut que le 160e puisse prendre encore une part glorieuse à cette victoire. Les pertes qu'il a subies sont sensibles, mais heureusement elles sont surtout faites par de nombreux blessés légers, qui bientôt reviendront prendre leur place dans le rang. Nous conserverons un souvenir pieux de ceux qui ne reviendront pas, mais dont les noms resteront éternellement gravés sous ce titre de gloire : " Mort pour la France ". Ce que le 160e a fait hier répond à ce qu'il fera demain, quand on fera appel à sa vaillance.

Relevons dans les brillantes citations obtenues, celle du capitaine **BLASSELLE** :
Officier d'élite, d'un sang-froid remarquable. A brillamment conduit sa compagnie à l'attaque du 25 septembre. Par une manœuvre habile, a su éviter le feu des mitrailleuses ennemies et progresser en avant. A fortement contribué à arrêter une contre-attaque et s'est maintenu sur la position conquise.

Celle du sous-lieutenant BOISSONADE :

Faisant partie d'une compagnie décimée par le feu d'une mitrailleuse, a pris le commandement des survivants, pénétré par une manœuvre habile à l'intérieur de la position ennemie et fait 350 prisonniers.

Celle du sergent ERMOGLIO Paul :

Sous-officier courageux et plein de décision. Blessé le 25 septembre 1915 d'un éclat de grenade qui lui avait fracassé le poignet, ne s'est pas arrêté et est tombé mortellement frappé sur le parapet de la tranchée qu'il abordait en criant " En avant ! "

Celle du soldat STOQUERT :

N'a pas hésité à se lancer, revolver au poing, dans une tranchée allemande ou s'étaient réfugiés de nombreux Allemands qui empêchaient la progression en avant. A contribué par son attaque à faire de nombreux prisonniers. Légèrement blessé, est resté à son poste de combat.

Trois jours après, le régiment incorpore ses renforts dans le ravin de Marson ; ceux-ci arrivent en pleine nuit, sous la pluie, dans une affreuse cohue de convois et de colonnes.
A partir du 1er octobre, le secteur se stabilise. Le 6, le 160e prend part par son feu une attaque de la 153e division, sur l'ouvrage de la Défaite. C'est ensuite l'organisation des positions conquises, Fortin et Fer de Lance, par périodes de ligne et de repos alternées tous les six jours. Les pluies d'automne tendent leur grand linceul froid sur le paysage désolé. Les pertes sont assez élevées, car l'ennemi entretient un tir systématique sur nos travaux. Et les moments de repos à Rapsecourt, à Voillemont, au camp des Boyaux, dans les baraquements précaires et malsains, sont chaque fois impatiemment attendus, tant les muscles sont las et les nerfs fatigués.
Le 23 décembre, le 160e quitte cette Champagne ou il a si hautement fait briller les traditions de la bravoure française Il vient à nouveau dans la région de Lorraine, ou il occupe ses loisirs à l'organisation de travaux de défense. Le 29 janvier, il se rend par étapes près de Bayon et se prépare à compléter son instruction au camp de Saffais.

_____

Ancestrami

CHAPITRE VI

VERDUN

Février - Mars 1916

Alerté le 20 février au matin, le régiment est transporté par voie de fer à Revigny, puis se dirige par étapes sur Verdun.

Le 160e muraille vivante, va être jeté dans la formidable bataille. C'est l'enfer, avec son bruit gigantesque ; des tourbillons de métal s'abattent en tous sens ; maisons, arbres, disparaissent volatilisés. La terre tremble d'une convulsion incessante. Et dans ce bouillonnement de terre et de métal, des hommes vont imposer à d'autres hommes leur volonté immuable. Puissance éternelle de l'idéalisme ; le devoir dépasse parfois les forces humaines, mais il faut cependant que des hommes l'acceptent. Les soldats du 160e seront de ceux-là.

Le régiment, qui a passé la nuit du 24 au fort La Chaume, se porte dans l'après-midi du 25 sur les pentes de Froideterre. Il a pour mission de s'établir entre le ravin de Louvemont et la ferme de Thiaumont, s'y organiser et tenir à tout prix. A la nuit, les bataillons se dirigent vers leurs emplacements. La marche est très pénible dans ce terrain couvert de neige, coupé d'abatis et de réseaux, sous le tir continuel. A la pointe du jour seulement, le régiment entier se trouve en place, derrière le 85e et le 9e zouaves.

Jusqu'au 28, il creuse avec ardeur ; les hommes ne disposent que d'outils portatifs ; il faut donc une rude somme d'efforts pour s'enfoncer et réduire les pertes dues à l'artillerie ennemie.

Le 29, le régiment relève en ligne le 8e d'infanterie, au nord des carrières d'Haudromont ; il est encadré à droite par le 146e, à gauche par le 127e. L'ouragan redouble ; les projectiles énormes arrivent dans un vrombissement continu ; les éclats brûlants cinglent l'air ; les shrapnels miaulent ; une fumée grise ou noire stagne partout. Les nuits sont interminables dans leur illumination fatigante de feux et de flammes. Le sol semble exploser de toutes parts ; l'air est découpé sans cesse par les balles bruissantes. Mais le sort de Verdun est en de bonnes mains.

Le 2 mars, en fin de journée, l'ennemi s'élance sur le 146e à notre droite. Les mitrailleuses de la compagnie **BLASSELLE** lui font subir de flanc des pertes cruelles, ce qui contribue à le rejeter dans ses lignes.

En même temps, une attaque en masse se déclanche sur le front du bataillon **BEURIER**. Nos braves, l'œil au guet, l'ont vu déboucher ; la fusillade et les mitrailleuses crépitent furieusement ; les Allemands hésitent, tournoient, s'abattent, puis refluent en désordre vers leurs tranchées de départ, abandonnant sur le terrain de nombreux cadavres. Nos merveilleux soldats ont tiré comme à la cible ; leur attitude a refréné net l'ardeur offensive de l'ennemi qui, découragé, se recueille pendant quelques jours, creusant profondément le terrain et s'entourant de défenses.

Mais le 9 au matin, on s'aperçoit qu'il a poussé une parallèle avancée à moins de 80 mètres de la nôtre. En même temps le bombardement redouble ; le ravin de Thiaumont et la route Bras-Douaumont sont soumis à des pilonnages intenses ; l'artillerie de tranchée couvre nos deuxièmes lignes de projectiles lacrymogènes. L'attaque s'annonce terrible.

Elle se déclanche à midi, sur tout le front du régiment.

Le martelage infernal n'a pas affaibli la puissante volonté des nôtres ; un feu d'enfer couvre les assaillants, brise cette fois encore leur élan, les disperse ; ils s'enfuient éperdument sous nos coups. Quelques-uns, un capitaine notamment, qui ont atteint notre position, sont tués ou capturés.

Dans la nuit du 10 au 11 le 160e est relevé par le 151e.

Les exploits des 2 et 9 mars ont dénoté chez nos hommes un splendide ascendant sur l'ennemi. Le lieutenant-colonel **METOIS** peut adresser, sur le champ de bataille, à son régiment ce superbe ordre du jour :

Au moment où le 160e est retiré du front, après seize jours de bataille ininterrompue, le lieutenant-colonel tient à constater définitivement la parfaite tenue du régiment pendant cette période exceptionnellement dure. Seul des régiments de la division, qui a eu cependant dans son ensemble un si beau rôle, le 160e a été maintenu en première ligne pendant les seize jours. Il n'a pas perdu un pouce de terrain dont la garde lui était confiée et ne se laissa jamais troubler par le recul des unités voisines, auxquelles il venait en aide après avoir repoussé l'ennemi sur son front. Quatre fois les prisonniers cueillis ont prouvé que l'ennemi qui lui faisait face avait renouvelé ses troupes : le 160e était toujours là.

Le colonel commandant la brigade a bien voulu écrire qu'il proposait le régiment pour une citation avec la mention suivante :

"Engagé dans les conditions les plus graves, avec une mission de sacrifices, contre un ennemi qui progressait, a arrêté net cet ennemi, l'a tenu en respect pendant quinze jours, lui faisant même des prisonniers, malgré un bombardement journalier des plus intenses et très meurtrier, et en supportant en raison du froid et des difficultés de ravitaillement, les plus dures privations. S'était déjà fait remarquer en Lorraine, en Picardie, en Belgique, en Artois et notamment en Champagne, ou il a brillamment enlevé le Fortin de Beauséjour et fait 600 prisonniers."

Ce témoignage du chef qui a vécu près de nous les heures tragiques du 26 au 28 février, qui a été ensuite le témoin de nos efforts pour reprendre l'avantage, est à lui seul une récompense qui sera hautement appréciée de tous.

Mais il est un fait qui reste au-dessus de toute récompense : au cours de ces seize jours d'une lutte épique, il n'y a pas eu de faiblesse à relever, pas une erreur à constater. La résolution farouche qui était dans tous les cœurs n'obscurcissait point les cerveaux qui restaient lucides. La fermeté était inébranlable ; les dispositions étaient judicieuses et c'est pour cela que le succès, qui fut complet, ne fut pas trop chèrement acheté.
Cette unanimité dans l'accomplissement d'un devoir qui allait jusqu'au sacrifice suprême est particulièrement touchante.
C'est elle qui nous fera garder pieusement le souvenir de nos morts tombés avant d'avoir connu le résultat glorieux de leur dévouement, elle qui plus tard, quand la guerre sera finie et que chacun sera revenu à ses occupations habituelles, nous permettra de nous retrouver, gradés ou simples soldats, avec les sentiments les plus complets de confiance, d'estime et d'affection, elle qui donnera à chacun le droit de dire avec la plus noble fierté : "J'étais du 160e à la bataille de Verdun"

Le régiment vient se reposer près de Saint-Dizier, puis à Robert-l'Espagne ; c'est là que, le 25 mars, la division est passée en revue par le Président de la République, S. A. R. le Prince de Serbie et le général Joffre. Au cours de cette période de repos, des décorations sont remises aux héros de Verdun.

Le commandant BEURIER est fait officier de la Légion d'honneur :

Brillant officier supérieur. Engagé le 25 février 1916 dans des conditions extrêmement difficiles, a fait preuve dans l'organisation d'une position d'une activité et d'une habileté de premier ordre. A montré et obtenu de tout son personnel une fermeté inébranlable, sous un bombardement extrême ment violent ; poussé en avant et placé en première ligne le 29 février, a assuré pendant onze jours consécutifs le maintien de sa position, organisant sous le feu de l'ennemi son nouveau secteur, repoussant une attaque le 2 mars et gagnant peu à peu du terrain par ses dispositions judicieuses. A résisté victorieusement à une attaque le 9 mars.

L'adjudant GARREL, le sergent VITOT, le caporal BONNOT reçoivent la médaille militaire.

Mais l'ennemi attaque avec une énergie forcenée sur la rive gauche ; les unités engagées ont déjà perdu quelque terrain : on fait appel à la 78e brigade. Le 160e est transporté en autobus et débarqué non loin de Blercourt le 7 avril. Dans la nuit, il est dirigé de Béthelainville sur Esnes ; le temps presse ; les bataillons **SCHILIZZI** (2e) et **BEURIER** (3e) sont désignés sur l'heure pour contre-attaquer sur les ouvrages Peyroux et Vassincourt, dont les Allemands se sont emparés la veille au soir. On doit procéder par surprise avant la pointe du jour. Tâche énorme : les bataillons n'auront pas le temps d'être amenés à pied d'œuvre et de prendre leur dispositif de combat ; les unités devront se lancer sur l'ennemi au fur et à mesure de leur arrivée, sur un terrain inconnu, sans cohésion, sans liaison. Il faut donc à tout prix s'opposer à l'ennemi, jeter en travers de sa marche un mur de poitrines.
Le bataillon **BEURIER** (3e) malgré les difficultés du terrain tourmenté, gagne rapidement la ligne dans un effort magnifique, et à 4h30, s'élance en avant. Fatalité ! les guides l'ont placé derrière un double réseau français non détruit, dans lequel s'empêtrent les compagnies ; en outre, à droite, la 11e compagnie tombe brusquement sur une tranchée allemande creusée pendant la nuit entre l'ouvrage Vassincourt et l'ouvrage Peyroux. La fatigue, la surprise manquée, les pertes, ne permettent pas d'aller plus loin. Egaré par son guide, le 2e bataillon n'a pu arriver à temps pour attaquer. Mais l'action du bataillon **BEURIER** a fait sentir à l'ennemi qu'il a devant lui des troupes solides et décidées. Après s'être rué, en vain, le 9 sur le Mort-Homme et sans nous avoir fait sourciller sous le déluge d'obus dont il couvre la cote 304 - exploit qui fit dire au général Pétain : "On les aura !" - il va s'organiser, rassembler tous ses moyens pour de nouveaux assauts. De notre côté on se mettra au travail avec ardeur ; malgré un temps affreux, malgré les obus qui pleuvent sans cesse, la cote 304 est patiemment mise en état de remplir son grand rôle de demain. En outre, nos patrouilleurs, rivalisant de hardiesse et d'habileté, étudient constamment les travaux et les desseins de l'ennemi. Aussi dans la nuit du 20 au 21, le 160e peut-il laisser au 68e une situation bien nette.
Ainsi se termine, pour le 160e, l'épopée de Verdun. Il y a magnifiquement rempli sa mission. Avec les seules ressources de leur indomptable bravoure et de leur esprit du devoir, nos soldats ont dressé la barrière de leurs corps, et l'ennemi n'a plus fait un pas en avant. Le nom du 160e brillera en lettres d'or parmi ceux des défenseurs de la citadelle imprenable ; ses héros y ont pétri de leur chair le monument le plus pur de la gloire française.

CHAPITRE VII

SOMME

Juillet - Août 1916
Novembre - Décembre 1916

Les Allemands ne prononçaient le nom du 20e Corps qu'avec une admiration craintive. Ce sentiment va bientôt faire place à celui de la terreur. Après avoir brisé l'effort allemand sur Verdun, le 20e Corps foncera sur les défenses de la Somme, enlevant village sur village ; l'ennemi, sous ses coups répétés, va cruellement souffrir et subir une crise morale sans précédent.
Le 160e, embarqué le 24 avril à Mussey, débarque le lendemain dans l'Oise. Il cantonne jusqu'au 8 mai près de Fontaine-sous-Montdidier et du 9 au 31 aux environs d'Aumale. On s'entraîne sévèrement ; les grandes fatigues de Verdun s'effacent peu à peu. A la fin de mai, le régiment se porte

dans la zone d'opérations de la division. Encore une quinzaine de jours d'exercices, puis l'on prépare le secteur d'attaque, entre Suzanne et Maricourt. Le 160e est habitué maintenant à ces sortes de travaux et les exécute avec autant d'habileté que de bonne humeur.

L'offensive se déclanche le 1er juillet, mais le 160e, en réserve de corps d'armée, ne prend pas part à la première action. Dans la nuit du 3 au 4, il relève le 156e entre le bois Sans-Nom et la route Maricourt-Hardecourt, dans les positions conquises, avec mission de s'organiser solidement et de se tenir prêt à poursuivre l'attaque. Lourde tâche, car la pluie s'est mise de la partie ; notre préparation formidable a émietté le sol et le mélange de ce terreau et de la pluie produit une vase visqueuse. Nos hommes ont beau creuser, les talus s'affaissent d'un mouvement continu, sournois. Travail de Danaïdes épuisant et exaspérant.

L'ennemi, que nos premières attaques avaient quelque peu affolé, se ressaisit et accroît sensiblement ses barrages d'artillerie.

Le 8 juillet, le régiment doit enlever le village de Hardecourt. La pluie tombe toujours et nos hommes continuent à se débattre péniblement dans la boue gluante. Les fusils peuvent à peine servir dans leur manchon glaiseux.

A 9 heures et demie on se décolle et on se rue en avant. Il faut souvent arracher ses jambes du sol perfide. Mais avec une admirable énergie, le bataillon **BEURIER** (3e) atteint la lisière sud du village. Le bataillon **SCHILIZZI** (2e) est pris, dès le départ, sous le feu des mitrailleuses du bois Sabot. En dépit des pertes, la 8e compagnie, commandée par l'adjudant **AGNUS**, et la compagnie **BOUCHER** (7e) continuent la progression, bousculant et capturant des groupes ennemis, en forçant d'autres à la retraite.

L'infanterie ennemie n'attend pas longtemps pour réagir ; elle contre-attaque notre ligne la plus avancée, tenue par la compagnie **PIOT** (10e). Un corps à corps d'une extrême violence s'engage ; au bout de quelques instants, il est impossible de se servir de ses armes engluées ; des deux côtés on se battra à coups de crosse et à coups de pelle. L'ennemi, très supérieur en nombre, nous fait céder un peu de terrain, mais tout à coup tombe sous les feux des mitrailleuses de la compagnie **FERON** (C. M. 2) ; il se disperse et reflue vers ses lignes de départ.

Néanmoins, le bombardement ennemi devient intense et les mitrailleuses du bois Sabot sont toujours aux aguets. La prudence recommande d'attendre la nuit pour continuer l'avance. Toute la nuit nos unités manœuvrent avec sang-froid et habileté, s'installent judicieusement. Le bataillon **SCHILIZZI**, notamment, atteint son objectif et l'organise sans perdre un homme.

Le régiment a donc accompli de bout en bout sa mission avec un allant merveilleux ; cette bataille, ou chaque pas, chaque mouvement était un effort, donne à la victoire un caractère plus glorieux encore.

Jusqu'au 11 juillet, organisation du terrain ; on laisse ce jour-là aux remplaçant une situation bien nette.

Puis un court repos : quelques jours à Bray-sur-Somme et le 25 on revient aux abords d'Hardecourt. Le régiment aménage le terrain en vue d'une attaque qu'il va exécuter sur Maurepas. Le 30, au petit jour, l'attaque se déclanche. Le temps semble chaque fois vouloir doubler le prix de nos succès ; un brouillard intense nous empêche de voir à vingt pas. L'ennemi, qui pressent l'attaque, soumet nos tranchées de départ à un tir puissant de contre-préparation. Les bataillons **DEFOUG** et **SCHILIZZI** atteignent rapidement les talus de la voie ferrée, dans le ravin à l'ouest de Maurepas d'où ils doivent partir pour continuer l'attaque. Mais l'ennemi concentre alors son tir d'artillerie sur le talus occupé par le bataillon **DEFOUG**. L'infanterie ennemie, elle aussi, pressentant le danger, tire un peu partout ; la 1re compagnie est très éprouvée.

A 5 h 45, le mouvement en avant est repris ; malheureusement, le brouillard rend difficile la direction ; les liaisons sont rapidement perdues ; les sections vont marcher isolément, comme égarées dans cette grande ouate obsédante.

Le lieutenant **BOUCHER** atteint le cimetière de Maurepas ; le sous-lieutenant **VINCENT** (6e) traverse le village avec un peloton et s'installe à la lisière sud-est ; le sous-lieutenant **DUHECQUET** et le fusilier **GIRINAL** (3e) chassent une mitrailleuse ; mais tous ces audacieux sont isolés, noyés dans le brouillard hostile. Les ennemis, terrés un peu partout, commencent à les fusiller en tous sens. Il faut se dégager, certains groupes doivent se frayer un passage de vive force ; il ne restera aux mains de l'ennemi que quelques blessés.

Quand le brouillard se lève, à 9 heures, le régiment forme une ligne continue, face à l'ennemi, aux lisières du village. Mais il faut reprendre la préparation d'artillerie et pour cela faire replier l'infanterie, L'ordre de revenir aux tranchées de départ arrive ; il cause aux hommes une déception qui fait honneur à leur courage. Le mouvement est exécuté dans la nuit du 30 au 31, sans éveiller l'attention de l'ennemi.

Si l'attaque de Maurepas n'a pas réussi, elle fut néanmoins l'occasion pour tous de faire preuve de magnifiques qualités de décision et de sang-froid. La traîtrise du temps nous a mis en échec en nous empêchant de nous mesurer avec l'adversaire. Ce n'est que partie remise.

Le 9 août, le 160e cède la place au 9e zouaves, puis s'embarque, le 12, pour Eu, ou il va jouir d'un repos bien gagné.

Que ne ferait-on pas pour des hommes qu'anime une telle âme ? Grands athlètes du tournoi immense, ils vont pouvoir retremper leurs muscles dans un air vivifiant, loin des soucis ; ils ne penseront plus pendant deux mois qu'aux délassements multiples, à l'expansion libre de leurs forces renaissantes. Le régiment fait peau neuve.

Aux premiers jours du repos, le lieutenant-colonel **METOIS**, malade, est évacué. Le lieutenant-colonel **DOSSE** prend sa place et inaugure son commandement par une impressionnante prise d'armes. Dès l'abord, le prestige de ce grand chef aux yeux bleus lui gagne tous les cœurs ; ses idées claires et nettes de meneur d'hommes produisent rapidement une impression de confiance qui ne demandera qu'à s'affirmer demain dans l'action.

Le 9 octobre, le régiment quitte cette belle Normandie et vient stationner vers Plachy-Buyon, ou il participe à une prise d'armes de la 39e division ; puis, après un court séjour dans la région de Ploix, il revient le 14 novembre et prend le secteur, le lendemain, à Sailly-Saillisel.

Cette relève est exceptionnellement pénible ; les hommes doivent à tout moment s'aider les uns les autres à s'arracher de la boue dans laquelle ils s'enfoncent jusqu'à la ceinture ; les sections ont peine à rester constituées, dans la nuit obscure. L'ennemi déclanche sur ces misérables processionnaires ses tirs meurtriers ; un bombardement à obus toxiques vient par surcroît ajouter son horreur à ce lugubre calvaire. On s'arrête face à l'ennemi, dans un terrain chaotique ou les obus ont dispersé jusqu'aux ruines mêmes du village. Six jours d'arrêt dans la boue glacée, sous des barrages furieux déclenchés jusqu'à quinze fois dans la même journée. Le régiment trouve l'énergie de vivre dans cette pitoyable situation ; ses liaisons s'organisent ; il fouille le sol et protège son front par des réseaux. Le 146e, qui le relève le 22, peut occuper une tranchée de tir, des éléments de doublement, des esquisses de boyaux.

Une courte semaine de repos dans les baraquements près de Corbie et le régiment revient dans l'enfer de Sailly. Le 146e, peu favorisé par le temps, n'a pu travailler beaucoup. Mais la pluie cesse et l'ennemi ralentit ses tirs : le 160e va s'organiser soigneusement. Dans la nuit du 6 au 7 décembre, il laisse un secteur bien constitué aux bataillons anglais des Coldstream-Guards et des Irish-Guards, qui prennent sa place et dont il a la satisfaction de constater la bonne tenue et la parfaite discipline. Le secteur sur lequel il a tant peiné sera bien gardé.

Pendant quelques jours, le 160e stationne dans la région de Rumaisnil, puis, le 15 décembre, il embarque à destination de la Lorraine.

CHAPITRE VIII

LORRAINE

Janvier - Février 1917

Le 16 décembre, le régiment débarque en Lorraine et gagne les cantonnements d'Ormes-et-Ville, Gerbecourt, Haplemont et Vandeville, ou il restera jusqu'au 13 janvier. Ce séjour est consacré aux exercices et manœuvres.

Au cours de cette période, le 160e quitte la 39e division pour former une nouvelle division, la 168e, avec le 37e et le 79e. Il se sépare avec regret des trois régiments aux côtés desquels il a si souvent vaincu et souffert.

Le 14 janvier, le régiment va gagner la région nord de Nancy, ou il relèvera le 18 au soir le 174e en avant de la forêt de Facq. Le secteur est particulièrement tranquille. Cependant le 21, à la tombée de la nuit, un détachement ennemi, après une préparation d'artillerie courte et violente, se jette sur un de nos postes avancés de la tête de pont de Port-sur-Seille ; il parvient à pénétrer un instant dans la position, mais l'adjudant **COUTANT**, de la 5e compagnie, l'en chasse aussitôt par une contre-attaque à la grenade si vigoureusement menée que les Allemands s'enfuient en laissant trois morts sur le terrain.

Le régiment, relevé dans la nuit du 30 au 31 janvier, vient occuper plusieurs villages de la rive droite de la Moselle, en avant de Millery. Pendant plus d'un mois, il est employé à de multiples travaux d'organisation de la deuxième position, construit des emplacements de batterie, installe des lignes téléphoniques ; il s'agit d'aménager le Grand-Couronné, et le 160e s'y emploie avec une belle ardeur et la conscience de la haute utilité de sa tâche.

Au cours de cette période, le lieutenant-colonel **DOSSE** doit quitter le régiment pour aller remplir un important emploi dans l'Armée de Salonique, laissant à tous le souvenir d'un chef éminent. Cette fois, c'est un officier du régiment qui lui succède, le commandant **BEURIER**, que le 160e voit avec plaisir et fierté arriver à sa tête en qualité de lieutenant-colonel. Le nouveau chef connaît ses hommes et ses hommes le connaissent. Le 160e est plus que jamais, prêt à cueillir des lauriers nouveaux.

Le 21 mars, après un bref séjour dans les cantonnements du camp de Saffais, le régiment s'embarque à Ceintrey, en autobus, pour être dirigé vers la zone de la grande offensive de printemps.

CHAPITRE IX

———

AISNE

———

Mars - Mai 1917

Le 22 mars, le régiment débarque à Passy-Grigny, près de Dormans ; il remonte aussitôt par étapes vers le Nord, s'arrête quelques jours à Champoisy, puis s'installe à Bourg-et-Conin et à Oeuilly, sur la rive droite de l'Aisne.

Au lendemain des prodigieux efforts de Verdun et de la Somme, l'armée française a subi à nouveau les rigueurs d'un hiver épuisant ; aucune décision n'est intervenue dans cette année de bataille ininterrompue, malgré les sacrifices sans précédent. Mais l'ennemi vient de chanceler : il y a quelques jours, il a lâché pied, perdant cent villages. C'est un symptôme de faiblesse indéniable et qui ouvre dans toute la France d'immenses espoirs. Si l'Allemand en est réduit aux expédients, hâtons-nous de précipiter la débâcle. Et puis l'effort menace de s'éterniser si l'on ne rompt pas au plus tôt l'obstacle, car de chaque côté, avec une activité fiévreuse, on fouille, on mine, on sème des traquenards. Encore quelques mois et toute attaque, semble-t-il, sera vouée à l'insuccès s'anéantira sur des organisations toujours plus solides et échelonnées toujours plus loin. Chacun sent que le moment est venu d'en finir ; nos usines de guerre pèsent maintenant de leur immense production dans la bataille. Rassemblons toutes nos forces, faisons appel à toute notre science militaire, et d'un formidable sursaut, ruons-nous jusqu'à bout de souffle ; nous tomberons nombreux, mais plutôt cela que la perspective de cette stagnation perpétuelle qui nous use lentement, qui étouffe chaque jour un peu de nos pensées, de nos sens, de notre ardeur. De l'air, de la gloire, de la couleur, le dénouement arraché au bout de nos baïonnettes dans l'expansion, suprême de nos forces déchaînées.

Et, certes, c'est avec une pleine confiance que nos soldats vont jouer cette partie qu'ils veulent décisive. Nos hommes du 160e notamment, qui vont pendant dix jours aider à l'aménagement de la zone de départ, se rendront compte à tout instant de la puissance et de la minutie de la préparation. La région paraît transformée en une vaste usine ; les dépôts de munitions et de matériel s'alignent partout au bord des pistes ; chaque repli de terrain est un nid de pièce de tous calibres, calmes sous leurs bigarrures excentriques ; la terre est découpée, sculptée, fouillée en tous sens ; les wagonnets de 0m.60 jettent dans le paysage leur note bruyante. Les multiples avions et ballons dominent ce brouhaha dans leur mission de mort ou de vigilance. C'est un grand affairement aux allures de désordre. Les obus allemands tombent à tort et à travers sur cette animation menaçante Nos travailleurs rivalisent d'activité, construisent, creusent, transportent, ouvriers zélés d'une industrie infernale.

Le 7, nous repassons l'Aisne pour prendre une semaine de repos à Launoy.

La 168e division est en deuxième ligne dans la bataille du premier jour ; elle devra fournir un effort énorme : parcourir une quarantaine de kilomètres dans une zone difficile, puis sans arrêt dépasser la division de première ligne et poursuivre le combat vers Laon.

Le 15, le régiment se porte à Muret-Crouttes ; il règne dans les rangs une confiance unanime ; les hommes ont sept jours de vivres, tant sur eux que dans les voitures. Cette fois on se battra hors de la zone des trous ; on verra ce que vaut le Boche sans fil de fer et sans tanières. A 22 heures, on se porte de l'avant. Il pleut ; la route est sillonnée d'un énorme afflux de convois et de théories d'hommes.

On arrive lentement aux ponts de Bourg-et-Comin.

La bataille fait rage ; l'ennemi doit se débattre désespérément ; la nouvelle de la prise de Lens par les Anglais réchauffe encore notre ardeur. Cependant, à l'approche de l'Aisne, une impression de malaise commence à se faire jour ; des nouvelles déconcertantes circulent : nos troupes d'assaut auraient eu affaire à très forte partie et seraient à peine entrées dans la position allemande ; l'ennemi, notamment, occuperait toujours la crête du Chemin-des-Dames. L'ordre de stopper arrive. Nos hommes sont atterrés. Le régiment revient dans la soirée à Dhuisel, ou la 168e division restera quelques jours en réserve, dans l'attente des événements.

C'est une immense désillusion ; les rêves s'évanouissent ; une vision brutale et tragique apparaît : pourra-t-on jamais les percer ? Les Allemands ont résisté au plus monstrueux coup de bélier qu'on puisse imaginer. Nous retombons, meurtris d'amertume, du haut de nos belles espérances d'hier.

Le 160e a ressenti aussi bien que tout autre la portée de l'échec mais avec son sang-froid et son bon sens habituel, il en a déjà pris son parti et commence à en tirer des enseignements. On n'a pas percé, soit, mais demain n'aurons-nous pas des engins nouveaux, des procédés d'une puissance inconnue aujourd'hui ? Chassons donc ce mauvais rêve d'un jour. Et puis l'Allemagne a-t-elle désespéré après Verdun ?

Et tandis que, tout près de lui, de regrettables incidents se produisent, le 160e attend, l'arme au pied, confiant dans les destinées françaises prêt pour la continuation de l'œuvre sacrée. Aucun fléchissement, un mépris profond pour les rancœurs et les actes des faibles.

Et le 8 mai, deux jours après le rude combat que le 160e va soutenir, le contrôle postal peut ouvrir tout son courrier ; il n'y a qu'une note, une voix : "Le moral est superbe, l'esprit excellent ; régiment animé de sentiments belliqueux et guerriers". Quelle plus belle démonstration et quel éloge de la valeur de la troupe !

Du 21 au 26 avril, le régiment vient occuper une position en réserve au nord de Verneuil et travaille avec activité à relier nos anciennes positions aux tranchées allemandes conquises.

Successivement, les bataillons **DEFOUG** (1er) et **de BELZUNCE** (2e) vont aller relever des bataillons de ligne fatigués, le premier près de la Cuvette du Paradis, le deuxième au-delà du ravin des Grelines. Là encore, tout en surveillant étroitement l'ennemi tout proche, on travaille avec zèle. Le 160e sait à tout moment faire œuvre utile.

Le 5 mai, attaque de la division sur le Chemin-des-Dames. Seules du 160e les compagnies **BROUKER** (11e), en ligne, et **CAGNET** (9e), en soutien, y prendront part ; leur objectif est la redoutable position des Vauxmerons, repaire de mitrailleuses ennemies. La 11e l'enlève en un clin d'œil avec un brio qui fait l'admiration de tous et capture une cinquantaine de prisonniers. Malheureusement, le 37e, à droite, n'a pu déboucher, et le 79e, à gauche, violemment contre-attaqué, doit se replier. La compagnie **BROUKER** et la compagnie **CAGNET**, restées seules en flèche, reviennent à leur position de départ.

Le soir même, le 160e vient relever le 79e dans les tranchées du Corbeau, du Vautour et de la Pie.

Nos hommes se souviendront longtemps de cette épuisante relève : la pluie tombe à flots, les éclairs strient la nuit, le grondement du tonnerre mêle sa basse sourde aux éclatements de toutes gammes. La terre et le ciel semblent s'être ligués contre nos héros. On n'a pas reçu les vivres de la journée. Il faut traverser le ravin des Grelines, dans lequel les Allemands déversent un ouragan de fer ; c'est une vision dantesque. Le 79e, qui s'est battu toute la journée, n'a pas eu le temps de creuser le terrain. Mais le 160e a des chefs et des hommes ; nos braves harassés s'établissent dans les trous, s'alignent.

L'esprit a vaincu la matière.

O merveilleux soldats, ce n'est pas la brillante passe d'armes d'un jour de soleil qui doit illustrer dans l'histoire votre œuvre immortelle : ce sont les marches des nuits sombres, les calvaires douloureux, c'est l'exigence brutale que vous imposiez à votre corps las, c'est toute cette passion sous l'égide cruelle de la mort aveugle.

Ce n'est pas tout : le lendemain, 6 mai, dans l'après-midi, il faut conquérir les objectifs assignés la veille. D'un seul bond, le bataillon **DEFOUG** (1er) atteint le Chemin-des-Dames ; le bataillon **BELZUNCE** (2e) s'empare de la tranchée du Condor. Nos hommes, malgré la fatigue et les souffrances, ont attaqué avec un ensemble et un entrain merveilleux, forçant l'admiration des unités voisines. Le général **HALLIER** et le commandement de l'artillerie tiendront, le jour même, à en exprimer leur émerveillement au lieutenant-colonel **BEURIER**.
Mais le bataillon **DEFOUG**, qu'un bataillon voisin n'accompagne pas dans son attaque, est violemment contre attaqué ; menacé d'encerclement par sa gauche, il doit céder le terrain pas à pas, durement talonné par l'ennemi. La 10e compagnie, réserve de régiment, s'élance avec impétuosité sous l'impulsion de son chef, le lieutenant **JUNGUENET**, brise l'élan des Allemands, qui se replient en laissant de nombreux cadavres sur le terrain, et dégage ainsi le 1er bataillon.
La belle opération du 6 mai a largement amélioré notre position ; nous avons enlevé une zone à laquelle l'ennemi tenait tout particulièrement, au voisinage de ce Chemin-des-Dames à la rouge renommée. Le 160e, malgré les efforts prodigieux des jours précédents, avait conservé tout son mordant, et le lieutenant-colonel **BEURIER** pouvait avec fierté lui adresser cet ordre du jour :

Recevant le 5 mai, à 21 heures, l'ordre de relever en première ligne un régiment de la division ayant combattu toute la journée, privé de son ravitaillement, assailli par un violent orage et malgré les barrages meurtriers, le 160e a exécuté intégralement cette première mission. Chargé de participer le 6 à une attaque d'ensemble de la division, le régiment a fait bravement son devoir ; il a atteint tous les objectifs qui lui étaient assignés, et il n'a pas dépendu de lui, tous ses chefs le savent, de ne pas conserver tout le terrain qu'il avait si brillamment conquis. A tous, officiers, gradés et soldats, à tous ses poilus, le chef de corps exprime sa plus complète satisfaction et toute sa reconnaissance.

Le régiment s'organise ensuite sur place ; il est relevé le 15 mai pour se rendre à Braisne-l'Abbatiale, ou il reste en réserve de corps d'armée pendant quinze jours ; il va ensuite au repos à Grand-Rozoy ; c'est un mois de détente, dans la grande satisfaction du devoir accompli sans défaillance et dans la pure conscience de sa belle force morale.
Le 18 juin, embarquement à Villers-Cotterets pour la Lorraine.

A la suite des combats sur l'Aisne, le sous-lieutenant LEPOIVRE reçoit la Légion d'honneur :

Vaillant officier, modèle de devoir, de bravoure et d'énergie. Trois fois cité à l'ordre pour sa brillante conduite. A été très grièvement blessé, le 12, à son poste d'observation, ou il réglait avec courage et sang-froid les tirs des canons.

Parmi les belles citations de cette période, relevons les suivantes :

Le sous-lieutenant TISSERAND :

Soldat dans l'âme, ne connaissant ni la peur, ni le danger, s'offrant toujours pour l'accomplissement de missions délicates et périlleuses. S'est distingué par son esprit de sacrifice en Artois, en Champagne, en Lorraine et dans la Somme. Au cours des attaques du 6 mai 1917, après avoir brillamment enlevé ses hommes à l'assaut de la tranchée ennemie, emporté par sa bravoure et son souci d'accomplir la mission qui lui avait été confiée, est tombé glorieusement face à l'ennemi.

Le soldat MORANTIN :

Enterré par un obus avec un autre soldat et sérieusement contusionné lui-même, s'est porté sans hésitation au secours de son camarade et a réussi à le dégager, malgré un bombardement d'une grande violence.

Le sergent téléphoniste CORNE :

Sous-officier d'élite, modèle de bravoure, blessé trois fois depuis le début de la campagne dans l'accomplissement de ses fonctions de téléphoniste. A été mortellement frappé en suivant crânement la vague d'assaut pour dérouler son fil.

Le sergent FROMENT :

Gradé très courageux, montrant le plus bel exemple de sacrifice. Entouré et fait prisonnier, a réussi à se dégager et est revenu jusque dans nos lignes sous un feu violent de mitrailleuses. A été tué peu après en faisant le coup de feu sur l'ennemi.

Le soldat HUSSON :

Soldat des plus braves, s'est distingué pendant la journée du 6 mai 1917, faisant preuve d'un courage allant jusqu'à la témérité. A été plusieurs fois volontaire les nuits suivantes pour patrouiller jusqu'à proximité des lignes ennemies, fournissant des renseignements intéressants à son commandant de compagnie et permettant de ramener les corps de plusieurs de ses camarades.

CHAPITRE X

LORRAINE

Juin - Octobre 1917

Le 19 juin, le 160e débarque à Charmes et cantonne dans cette petite ville et ses environs ; jusqu'au 11 juillet, il poursuit son instruction, puis par étapes se rend dans la région du Grand-Couronné de Nancy ; il va tenir un secteur sur la Seille, entre Nomeny et Arraye-et-Han.
Le régiment, après chaque bataille, vient se retremper dans la terre de Lorraine ; nombre de ses hommes encore en sont originaires ; nouveaux Antées, ils viennent puiser la sève nouvelle qui les animera dans les prochains assauts. Le 160e, ici, est un peu chez lui ; ces paysages accidentés lui sont familiers. Cette contrée tant convoitée par l'ennemi, c'est lui entre autres qui l'a protégée ; il a durement souffert pour défendre l'accès de ces vallées fertiles qu'il parcourt aujourd'hui d'un pas orgueilleux, sous le regard reconnaissant des habitants.
Le secteur de la Seille est calme ; les Allemands, retranchés de l'autre côté de l'ancienne frontière, regardent encore avec crainte ce Grand-Couronné ou se sont brisés leurs rêves immenses. Le 160e ne restera pas inactif ; il va harceler l'ennemi par ses sorties continuelles, l'inquiéter et l'alerter sans cesse. Nos hommes vont acquérir cette période de belles qualités d'audace, de sang-froid et d'initiative.
Les coups demain sont difficiles à exécuter car l'ennemi, comme nous d'ailleurs, retire ses postes de plus en plus loin, les groupe et les protège soigneusement. C'est ainsi que dans la nuit du 23 au 24 août, un détachement de volontaires du bataillon **de CAMAS** (2e), qui allait attaquer un poste vers Fossieux, ne peut forcer les défenses allemandes. Vingt fois les compagnies du bataillon **SAINT-REMY** (3e) fouillent le village de Han, y attendent l'ennemi, patrouillant dans les boucles de la Seille.

L'ennemi, peu rassuré, ne paraît nullement disposé à nous rencontrer. Un groupe de la 1re compagnie, vers Létricourt, tue un sous-officier bavarois et le ramène.

Du 1er au 20 octobre, le régiment tient le secteur plus au sud. Nos patrouilleurs se multiplient, rivalisant d'audace : le sous-lieutenant **COURAL** et le sergent **LABBE** reconnaissent le pont de Manhoue ; les sous-lieutenants **COUTANT** et **FOISSY** le barrage de Bioncourt ; le sergent **PIERPONT**, l'observatoire d'Attilloncourt. Mais l'ennemi nous fuit avec une craintive obstination. Dans la nuit du 18 au 19, les sous-lieutenants **MONGAUDON, BLAT** et **FLAMAND** vont tendre une embuscade sur la route de Bioncourt à Alaincourt, déjouent l'extrême prudence de l'ennemi, lui causent des pertes et ramènent un prisonnier.
Le régiment est relevé le 20 et s'embarque pour le camp de Saffais, ou il va reprendre à nouveau son entraînement. Il y reste jusqu'au 22 décembre, date à laquelle il s'embarque à Bayon pour aller occuper un secteur en avant de Verdun.

CHAPITRE XI

VERDUN

Décembre 1917 - Avril 1918

Ce n'est pas sans une émotion un peu inquiète que le seuil de 1918 est franchi. Les renseignements, les rumeurs, les bravades de l'ennemi nous font présager une action formidable. L'arrière des lignes allemandes est une fourmilière impatiente et exaltée.
De notre côté, sous l'ardente impulsion du général Pétain, l'infanterie française s'est entraînée et assouplie. Façonnée par l'expérience des dures épreuves, elle est prête, décidée à tout. Ce sera bien la bataille des géants : les Allemands devront peiner durement pour arracher quelques lambeaux à la terre de France.
Le 160e tient en avant de Verdun le secteur de Cumières. Poste de confiance, car la bête sournoise ne s'est pas résignée à son formidable échec et guette nos défauts, nos défaillances. Poste de recueillement devant ces noms sacrés, cette terre sainte. Les ombres des morts de Verdun, dans la continuation de leur prodigieux effort, veillent encore sur les bords de la Meuse. Partout leurs croix nous arrêtent, nous retiennent, non pour inspirer la miséricorde, mais pour prêcher la haine dans un accord continuel et profond.
Aux premiers jours de janvier, le régiment reçoit officiellement la Fourragère. Le commandant de **SAINT-REMY** et un détachement du 3e bataillon vont la recevoir, le 26, des mains du général commandant en chef.
Pendant ces quatre mois, c'est une existence monotone et sévère. Les tranchées s'effondrent constamment dans ce sol trituré depuis tant de jours ; il faut peiner sans cesse dans la boue pâteuse d'où l'on retire des ossements, de la fonte, des détritus, ou l'on ne retrouve même plus l'odeur de la terre.
L'ennemi, attentif, ne perd pas une occasion de nous harceler de son artillerie, ressentiments tardifs de sa grande déception.
A plusieurs reprises et en particulier pendant le mois de mars, il concentre de grosses masses d'artillerie et par des bombardements d'une extrême violence avec obus de tous calibres, il cherche nous tromper sur ses véritables intentions.

Ancestrami

Il ne se passe pas de jours que tous les ravins, pistes et boyaux ne soient soumis à des tirs nourris d'obus à gaz qui rendent ces zones particulièrement dangereuses et augmentent encore les difficultés de ravitaillement.

Nos patrouilleurs sortent souvent, se font la main, rapportant de nombreux renseignements. Le 21 février, devant Forges, le sous-lieutenant Roussillon, du 1er bataillon, enlève un petit poste ennemi. Le 3 avril, après d'habiles observations, le sous-lieutenant **PIETTRE** (3e bataillon) capture à son tour deux Allemands, sur les bords du ruisseau de Forges.

L'ennemi tente de riposter, le 7 avril, par une opération à grand orchestre ; les 1re et 9e compagnies le rejettent vigoureusement ; il doit nous abandonner trois morts et trois blessés, dont un officier.

*

* *

Choisissons quelques-unes des citations qui ont récompensé les efforts de nos patrouilleurs :

Le sergent POIRIER est cité à l'ordre de l'Armée :

Chef d'un groupe de combat, a protégé le repli du groupe voisin en tenant tête à un détachement très supérieur en nombre. Blessé de deux balles dès le début de l'action, a continué à se battre. A su communiquer à tous son ardeur et sa flamme. A été réellement l'âme du combat. Deux citations.

Le sous-lieutenant PIETTRE est cité à l'ordre du Corps d'armée :

Commandant un groupe chargé d'enlever une sentinelle ennemie, a, par ses reconnaissances audacieuses, déterminé avec précision tous les éléments indispensables au succès. S'est avancé seul pour frayer le passage à son groupe, s'est jeté résolument à la tête de ses hommes, sur deux Allemands qu'il a fait prisonniers. Une citation.

Sont cités à l'ordre de l'Armée :

Sergent HENRY Louis :

Sous-officier très brave. Dans la nuit du 22 au 23 février 1918, au cours d'un coup de main audacieux, s'est jeté le premier sur deux sentinelles ennemies qui ont été capturées.

Le soldat MORLON Guillaume :

Resté avec son sergent pour protéger le repli de la demi-section, a tenu tête à l'ennemi avec une bravoure superbe, se servant de son fusil-mitrailleur. Ayant épuisé tous ses chargeurs, s'est élancé à la grenade et a dégagé ses camarades sur le point d'être encerclés. Une citation.

Le sergent GONTIER et le soldat BOSC sont également l'objet d'une belle citation à l'ordre de l'Armée.

Le régiment quitte le sous-secteur de Cumières le 17 avril et se regroupe vers Rarecourt, ou il prend quelques jours de repos. Le 28, embarquement à Givry-en-Argonne pour aller vers le Nord.

———————

Ancestrami

CHAPITRE XII

FLANDRES

Avril - Juin 1918

La grande attaque allemande de printemps s'est stabilisée. Ses dernières vagues sont venues battre les monts des Flandres. Après la résistance héroïque du Mont Kemmel, l'ennemi s'est arrêté et semble reprendre haleine.

Le 160e, rassemblé dans la zone Kienken, Put, Quiekerhock, est appelé, le 7 mai, à tenir le secteur ouest du Mont des Cats. Nous allons voisiner avec les Ecossais, dans une franche camaraderie. Il s'agit de travailler dur et de redoubler de vigilance, car l'ennemi voudra certainement exploiter ses succès de mars et d'avril. L'artillerie ennemie entrave continuellement les travaux. Avions et ballons guettent sans trêve ni répit le travail de termites interminable et toujours renaissant.

En avant des lignes, des fermes détruites ont tenté le flair de nos patrouilleurs. Le Boche y rode dès la nuit ; il semble s'installer dans la ferme *2 ter*, dont le 16 et le 20 il nous interdit les abords. Le 24, le 2e bataillon y jette un fort détachement d'assaut : l'ennemi fait feu de toutes parts ; le sous-lieutenant **COUTANT**, frappé de trois balles, garde un merveilleux sang-froid, encourageant et dirigeant encore ses hommes ; l'aspirant Michel enlève une sentinelle ; les groupes rejoignent nos lignes sous les feux convergents des mitrailleuses.

L'ennemi tente à son tour, le 2 juin, d'aborder l'ouvrage de Blanvenlandt, mais nos guetteurs le dispersent.

Le 3, le 7, nos tentatives sur la ferme 2 trouvent un ennemi méfiant et inquiet. Il convient à nouveau d'employer la manière forte ; c'est le 3e bataillon qui s'en charge le 20 juin. Le sous-lieutenant **PERRIER** se jette sur un poste ennemi qui se rend, mais un obus éclate au milieu du groupe, faisant de sanglants ravages ; l'officier français est blessé ; un seul Allemand reste debout : on le ramène. Le sous- lieutenant **ROLANDEZ** fonce sur la résistance ennemie, capture une mitrailleuse avec tout son personnel et un poste de soutien.

Le sous-lieutenant ROLANDEZ est cité à l'ordre de l'Armée :

Jeune officier d'un merveilleux courage, volontaire pour exécuter, dans la nuit du 19 au 20, un coup de main dans les lignes allemandes, s'est élancé à la tête de ses hommes pour enlever une mitrailleuse ennemie et a réussi par son énergie et son audacieuse initiative à s'emparer de cette pièce et à capturer le personnel qui la servait, sans subir aucune perte. A fait l'admiration de tous par son sang-froid et sa téméraire bravoure. Trois citations antérieures.

Signalons également les belles citations à l'Armée des sous-lieutenants **PERRIER** et **FLAMAND**.

Le caporal POLTRON est cité à l'ordre de l'Armée :

Au cours d'un coup de main, a brillamment entraîné ses hommes à l'assaut. A ensuite traversé deux fois le barrage ennemi pour aller relever son sergent blessé, l'a ramené sur ses épaules et a été grièvement atteint dans l'accomplissement de cet acte de dévouement.

Le lieutenant-colonel BEURIER est cité à l'ordre du Corps d'armée :

Chef de corps énergique. A mené à bien, malgré un bombardement incessant, l'organisation de son sous-secteur, obtenant de son magnifique régiment le rendement maximum, tant pour les travaux que pour les reconnaissances.

En outre, le sous-lieutenant COUTANT a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

Voici sept mois que le 160e est sur la brèche, sept mois que les hommes peinent jour et nuit dans le sol mouvant de Verdun et des Flandres. Comment traduire la somme d'abnégation, d'énergie latente et raisonnée dont nos admirables soldats sont armés dans cette bataille contre le Boche, la fatigue, les éléments. C'est la vie au jour le jour dans les abris malpropres, suintant l'eau et la pourriture, ce sont les corvées nocturnes sans fin, les heurts et les chutes dans le sol traître on mange froid et parfois on ne mange pas. Sur toutes ces misère la mort rôde et frappe attentive à ne se faire oublier à aucun moment. Les observateurs ennemis distribuent largement les projectiles, détruisant au matin le travail de la nuit, pourchassant nos corvées et nos relèves. Les obus toxiques arrivent à tout propos et obligent à une vigilance énervante. Par surcroît une épidémie de grippe sévit durement sur la région. Mais le 160e n'est pas de ceux qui s'abandonnent ou se plaignent : non seulement il se multiplie dans un labeur opiniâtre mais il puise aussi dans ses magnifiques réserves d'énergie pour prendre le pas sur l'adversaire, l'inquiétant et l'effrayant par ses observations et ses raids. Et le 28 juin, quand le régiment quitte le secteur, l'ennemi a définitivement renoncé à s'emparer des monts des Flandres.

CHAPITRE XIII

LA BATAILLE DE FRANCE

Juin 1918 - Novembre 1918

Nous voici enfin au repos dans cette belle Ile de France, aux environs de Chambly. C'est pour nous la détente de l'organisme, la joie puérile, la douceur de revivre dans la verdure et le soleil, au milieu des fleurs qui éblouissent les pauvres yeux fatigués. Ce sont les promenades, les sourires, les jeux, le plaisir de s'ébattre dans une atmosphère paisible et réconfortante. En même temps, on se réorganise et on se perfectionne pour les combats de demain.
Cette accalmie ne se prolonge guère : le 13 juillet, le régiment est transporté en autos à Rozoy-en-Multien, d'où il repart le 15 pour être débarqué à Fontenelle, au nord de Montmirail.
Le canon fait rage sur les bords de la Marne, que les Allemands ont franchie la nuit précédente. Nos divisions de contre-attaque ont déjà enrayé la poussée formidable et se préparent à rejeter l'ennemi à la rivière. Le 160e va participer à cette manœuvre le 20 juillet, dans la région d'Igny-le-Jard. L'affaire est rapidement menée ; l'ennemi, décimé et démoralisé, lâche pied et repasse la Marne, cette fois pour toujours. Un grand souffle d'espoir se lève. Eh quoi ? le colosse serait-il blessé à ce point ? De bonnes nouvelles arrivent de Champagne, du Soissonnais. Il faut maintenant frapper fort et sans relâche.
Le 21, le régiment par un long détour, gagne en camions la région ouest de la forêt de la Montagne et s'établit au bivouac vers Cormoyeux. Deux jours après, il se porte dans la zone Sainte-Euphraise -

Onrezy par une rude et longue étape. Nos soldats, harassés, sont pris à l'arrivée sous un violent marmitage ; le bataillon en réserve dans les bois des Grands-Savarts subit des pertes sensibles. Les batteries ennemies sont à l'affût des points importants de passage ; à la Chapelle-Saint-Lié, notamment les rafales s'abattent à tout propos. Nous voisinons avec les troupes italiennes.

Dans la nuit du 24 au 25, on monte en ligne sous un vif bombardement. Après de pénibles déplacements pendant deux nuits, le régiment relève les 22e et 24e régiments d'infanterie coloniale dans le sous-secteur d'Ormes (2 kilomètres ouest de Reims). L'ennemi est solidement installé et se défend désespérément ; une telle armée n'accepte pas du jour au lendemain un grand revers de fortune ; avec son matériel multiple, elle se cramponne, s'agrippe. Il faudra frapper partout et fort pour faire éclater la muraille.

Pendant quelques jours, nos patrouilles ne peuvent déjouer sa vigilance. Le 2 août les indices et les renseignements nous amènent à pousser de l'avant : la position ennemie est évacuée. La compagnie **VERNIER** (2e) occupe la cote 101. La 9e chasse les mitrailleurs allemands de Thilois. Le 3 au soir, les avant-postes des bataillons **de BOURMONT** (1er) et de **SAINT-REMY** (3e) tiennent la cote 114 et la Garenne de Gueux. L'ennemi, talonné, réagit avec toute la rancune de ses espoirs déçus. La 1re compagnie subit, dans la soirée, une violente contre-attaque. Mais ses coups de boutoirs ne nous intimident pas ; nous avons vu se lever le signe mystérieux de la victoire. Le 5, au petit jour, la 3e compagnie reconnaît le moulin de Maco, que l'ennemi occupe et fortifie solidement. Sur tout le front de la Vesle, d'ailleurs, il semble décidé à tenir tête Nos patrouilles sont très actives, dispersent les siennes, n'hésitent pas à franchir la rivière pour recueillir des renseignements et surprendre ses projets. Pendant tout le mois de septembre, le 160e tiendra ce sous-secteur, dans une mission de surveillance attentive. C'est l'époque des grandes attaques victorieuses de l'Aisne et de Champagne, et la position ennemie en face de nous devient de jour en jour plus précaire. On se recueille de notre côté pour l'effort final, le coup de grâce à la bête traquée.

Le 1er octobre au matin, la compagnie **BOISSONADE** (7e) franchit la Vesle et occupe le hameau Maco sans difficulté, car l'ennemi vient de commencer son mouvement de retraite. Trois passerelles sont jetées sur la Vesle et le régiment se porte de l'avant à partir de 10 heures. Le bataillon **de SAINT-REMY** dépasse Saint-Thierry ; le bataillon **de BOURMONT** atteint Merfy. Le Boche ne donne pas le moindre signe d'activité. Cette belle marche offensive réglée, comme à la manœuvre, réjouit tous les cœurs. La terre de France se libère du joug infâme.

Le 2, le régiment passe en réserve de division et se livre pendant deux jours au travail singulièrement délicat de la recherche des mines et traquenards tendus par l'ennemi.

Le 5 octobre, on va de l'avant ; le 160e est remis en ligne cheval sur la route de Reims-Neufchâtel. Il progresse dans la matinée du 6 en direction du village de Boult-sur-Suippe, en avant duquel les Allemands ont disposé de nombreuses mitrailleuses. Le bataillon **AUDUGE** (2e) tente, dans l'après-midi, de forcer cette résistance, mais est accueilli par des feux très intenses et un tir de barrage de fort calibre. On doit s'organiser sur place pendant trois jours. Le régiment est retiré le 9 octobre, pour aller se reposer à Pierry-Moussy.

Le régiment enlevé en chemin de fer, le 13 à Epernay, débarque le même soir à Ribécourt, au sud de Noyon, puis gagne la région nord de La Fère.

Il s'agit de tomber au plus vite sur l'ennemi, qui perd pied ; aussi brûle-t-on les étapes : les 1er et 3e bataillons, notamment, qui relèvent immédiatement les unités de première ligne, doivent fournir un effort considérable.

Le 18 octobre, c'est une marche forcée de 37 kilomètres, suivie d'un court repos au bivouac. On ne dort guère, les ravitaillements arrivent tant bien que mal. Qu'importe, le sentiment de la victoire qui s'approche l'emporte sur la fatigue et les privations.

Le 19, le régiment reprend à son compte la progression dans la région de Sery-Ribémont.

Dès le matin, de violents feux de mitrailleuses se dévoilent notamment au point 48.15 et à la cote 140.

L'ennemi, qui réagit très activement, occupe des ouvrages bien situés et solidement construits, et semble largement approvisionné en munitions. Nos reconnaissances, le 20 et le 21, déclanchent des barrages très intenses de mitrailleuses et d'artillerie. Le régiment va se jeter le 24 contre cette puissante organisation. Nul ne s'illusionne sur les difficultés de la tâche, mais l'heure venue tous se lancent à l'assaut d'un seul cœur Un feu d'enfer balaye les pentes ; les 7e, 9e et 11e compagnies progressent rapidement, mais les feux croisés des mitrailleuses finissent par les arrêter. Une pièce notamment, qui pendant la nuit s'est glissée entre le 79e et le 160e, nous cause de rudes pertes. La 7e compagnie entreprend l'encerclement de l'ouvrage 48.15. Les compagnies s'organisent toute la nuit sur le terrain conquis.

Il faut en finir avec cette obstination désespérée. Le lendemain au petit jour on se rue à nouveau sur ces guêpiers ; notre artillerie les martèle sans relâche. Le bataillon **AUDUGE** est précédé de cinq tanks qui doivent écraser l'ouvrage 48.15. Les balles bruissent en tous sens ; nos rangs s'éclaircissent ; deux tanks s'aventurent sur un champ de mines et sautent ; deux autres sont mis hors de combat. L'artillerie ennemie frappe durement dans ce terrible vallon. Cependant les compagnies de gauche gagnent sensiblement de l'avant ; déception : un réseau intact se dresse devant elles ; la nappe de balles s'abat plus dense sur ces audacieux. Il faut encore une fois revenir en rampant, se reformer dans les positions de départ. Plusieurs groupes d'artillerie lourde se concentrent alors sur ces nids redoutables. Cette fois le Boche va-t-il crier grâce ? A 17 heures, notre première ligne se jette pour la troisième fois en avant avec la même impétuosité et gagne rapidement du terrain ; un moment d'espoir, vite effondré : le réseau de fer se dresse toujours inexorable, et le tac tac infernal se déchaîne en tous sens rageusement. Pour éviter des pertes inutiles dans cette situation critique, le lieutenant-colonel donne l'ordre de rejoindre la base de départ.

Le rideau de fer des balles et des défenses a eu raison cette fois de nos braves ; leur ténacité a été mise en échec par la puissance matérielle. Mais leur esprit guerrier est haut placé : on trouvera demain un défaut dans la cuirasse ; tenir le Boche devant soi, à armes égales, devient le désir de tous, le rêve du grand orgueil froissé.

L'ennemi, cependant, est bien ébranlé ; le lendemain, le 5e groupe de chasseurs à pied vient lui donner le coup de grâce ; au moment du départ, il se produit entre deux unités d'assaut un trou important qui menace de rendre la situation périlleuse ; des éléments du 160e s'élancent bravement et rétablissent les liaisons en culbutant l'ennemi, capturant prisonniers et mitrailleuses.

Il faut bien cependant reprendre haleine ; pendant trois jours on bivouaque en réserve sur le terrain conquis, au milieu des multiples épaves du vaincu.

Signalons quelques citations de cette active période :

Sont cités à l'ordre de la Division :

Lieutenant JUNGUENET Emile :

Commandant de compagnie plein d'allant. A tenu à diriger personnellement une opération exécutée par une fraction de sa compagnie au-delà d'une rivière gardée par l'ennemi. N'a pas hésité à attaquer un détachement qui s'opposait à son mouvement, tuant un Allemand de sa propre main. A rapporté des renseignements importants. Cinq citations antérieures.

Lieutenant FOISSY André :

Le 6 octobre 1918, a conduit brillamment à l'attaque son peloton de mitrailleuses. A mis lui-même en batterie deux de ses pièces sous le feu, puis a pris spontanément le commandement d'une section d'infanterie éprouvée, y rétablissant l'ordre grâce à son énergie et à son sang-froid. Quatre citations antérieures.

Le caporal LAFON Pierre est cité l'ordre du Régiment :

Gradé très brave. A exécuté le 19 août 1918 une patrouille audacieuse restant une journée entière entre les lignes. A rapporté des renseignements précieux. Une citation antérieure.

Le 30, on remonte en ligne. Pendant les premiers jours de novembre, l'ennemi nous arrose d'une pluie de projectiles, brûlant ses réserves de munitions de façon désordonnée.
Il s'enfuit le 5 ; nous occupons Wiege-Faty, la ferme Le Clos. L'Oise nous barre la route ; des groupes allemands croient pouvoir nous y contenir : ridicules illusions ; nous les délogeons, lançons une passerelle à Erloy. Le 7 nous sommes à Sorbais ; c'est la débâcle. Voici que vingt villages libérés s'ouvrent à nos yeux enthousiasmés ; les habitants, fous de joie, accourent, nous accaparent, s'extasient sur notre mine ; ces malheureux sont usés de privations ; nos hommes, fils des grandes traditions françaises assurent avec aisance leur rôle de libérateurs.
Des mitrailleuses essaient de nous retarder vers la voie ferrée Hirson - La Capelle ; on les bouscule. Nous avançons toujours irrésistiblement ; gagnons la frontière à l'est de Fourmies. L'ennemi, dans sa fuite, abandonne quantités de munitions et de matériel. A la passe d'Anor, nous capturons un train de ravitaillement ; les Allemands y ont même laissé à nos soldats, en souvenir forcé, un wagon de cigares.

Le 10 novembre, le régiment passe en réserve et se regroupe dans la zone Le Baty - Grand-Landier.
C'est là que, le lendemain, la grande nouvelle éclate : l'Allemagne armée capitule pour éviter le désastre.
La Justice a triomphé. Une grande aile nous effleure : c'est le baiser de la Patrie triomphante, dont l'auréole demain éblouira le monde.
Levez-vous, morts de l'Yser et de l'Artois, de Lorraine et de Verdun, voici le couronnement, voici le jour suprême celui que vos derniers regards appelaient, que vos mains crispées essayaient encore d'arracher à l'inconnu. Ce jour est vôtre ; les vainqueurs d'aujourd'hui, libérés des soucis d'action, vont se pencher sur vos tombes pour leur jeter la nouvelle merveilleuse. Nous avions recueilli le feu sacré sur vos lèvres brûlantes ; en frères d'armes fidèles, nous l'avons magnifié pieusement. Nos bras n'ont pas tremblé, n'ont pas failli, soutenus par le souvenir de vos sacrifices sublimes. Reposez maintenant en paix dans la douce terre de France. N'est-ce pas, ô chers morts, qu'il n'y a plus place auprès de vous pour les plaintes et les prières ? Une Incessante clameur montera désormais de tous ces champs de désolation vers le monde nouveau : Victoire, victoire du Droit outragé, victoire de la Justice éternelle.

Et vous, grands mutilés glorieux, redressez-vous pour chanter avec nous dans l'ivresse du triomphe. Vous n'avez pas souffert en vain. Vous avez vaincu.

CONCLUSION

Le 160^{e} a largement semé sur le front français la trace de ses exploits. Partout où il a été jeté dans la fournaise il a maintenu bien haut ses grandes traditions d'honneur ; il a exécuté, sans peur et sans reproche, les missions les plus lourdes ; et si parfois, dans une action acharnée, il n'a pu parvenir à enfoncer l'adversaire, du moins il lui a montré comment un grand régiment français sait mourir.

Quatre-vingts de ses officiers et deux mille huit cent quarante-huit de ses soldats ont donné leur vie pour que la France soit sauvée.

Son âme est restée une parmi les hommes qui passent ; les fils de toutes nos provinces sont venus à l'envi attacher à son drapeau des gloires nouvelles.

Vous tous, grands soldats des combats d'hier, qui avez forgé l'histoire du 160e, revivez souvent les heures tragiques et les heures grandioses, en communion émue avec ceux que vous avez vu tomber, la flamme aux yeux ; et vous, qui venez aujourd'hui grossir nos rangs, retenez pieusement dans votre mémoire les fastes héroïques de vos magnifiques aînés ; imprégnez-vous de leur gloire ; perpétuez le culte de leur dévotion aux grandes idées du Devoir.

Songez à eux devant ce Drapeau qui flottera désormais au souffle de la plus grande épopée, qui semble respirer encore les senteurs âcres de la bataille, qui incarne le souvenir des jours d'épreuve et de deuil, qui a recueilli dans ses plis l'âme de tous nos morts :

Saluez-le bien bas.

Ancestramil